

LA TENTATION AMOUREUSE  
DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE JULIEN GREEN

---

A THESIS  
Presented to  
the Faculty of Graduate Studies  
University of Manitoba

---

In Partial Fulfillment  
of the Requirements for the Degree  
Master of Arts

---

by  
Antoine A. Gaborieau  
October, 1970



Avec reconnaissance envers

Monsieur André Joubert, Licence  
es lettres, D.E.S. (Sorbonne),  
Certificat d'Etudes physiques,  
Certificat d'aptitude au profes-  
sorat, (C.A.P.E.S. philosophie)

Monsieur Graham Padgett, B.A.  
(Hon.), M.A. (Nottingham)

Madame Charlotte Kuban, dactylo-  
graphe.

## TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION . . . . .	1
I. MILIEU DE LA TENTATION . . . . .	4
II. LA CONDITION DE L'ETRE TENTE . . . . .	30
III. LE PRINCIPE DE LA TENTATION . . . . .	48
IV. LE DESTIN DE LA TENTATION . . . . .	66
V. LA SIGNIFICATION DE LA TENTATION . . . . .	105
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	121

## INTRODUCTION

Comme l'affirme André Blanchet,<sup>1</sup> le Journal de Julien Green est assurément le document spirituel le plus important de la littérature actuelle. Nous y trouvons, rapporté avec franchise et délicatesse rare, l'itinéraire passionnant d'une âme en proie à "l'éternelle lutte contre soi-même".<sup>2</sup> Comment nommer la principale préoccupation [j'allais dire obsession] de cette âme humaine qui rappelle la "double postulation" de Baudelaire, cette conscience de dualité qui "met deux forces en présence, également redoutables: l'énergie spirituelle et l'émotion passionnelle"?<sup>3</sup> Tantôt Julien Green l'appelle "tentation" en prêtant à ce terme le sens d'épreuve;<sup>4</sup> tantôt il emploie le mot "amour" et Gide lui reproche d'avoir écrit partout ce mot, là où, selon lui, il aurait fallu mettre "désir".<sup>5</sup> Nous choisissons de nommer cette préoccupation "la tentation amoureuse", en lui prêtant ainsi le sens d'épreuve à implication spirituelle.

Entre les romans et le Journal de Julien Green il ne faut pas choisir mais passer des uns à l'autre. Cepen-

---

<sup>1</sup>André Blanchet, La Littérature et le spirituel (tôme 2), P. Aubier, 1960, p. 149.

<sup>2</sup>Julien Green, Journal (1935-39), Plon-Paris, p. 253.

<sup>3</sup>Ibid., p. 231.

<sup>4</sup>Julien Green, Le Bel aujourd'hui, Journal (1955-58) Plon-Paris, 1958, p. 188.

<sup>5</sup>Green, Journal (1935-39), p. 76.

dant, comme le remarque Chaigne,<sup>6</sup> outre le fait que le Journal publié ne constitue qu'un fragment du Journal rédigé, l'auteur s'est refusé à tout dire, et à cet égard, ses romans en disent plus long que son Journal. De plus, le Journal note ce qui émerge dans la conscience claire, tandis que les romans plongent dans l'inconscient. Enfin, l'auteur lui-même se dit convaincu que ses romans sont la transposition de sa propre histoire.<sup>7</sup> Il se reconnaît souvent dans ses personnages.<sup>8</sup> Pour ces raisons, pour qui s'intéresse à l'étude de la tentation amoureuse, les romans sont plus révélateurs que le Journal. Or, si l'oeuvre romanesque de Julien Green a déjà été étudiée sous plusieurs différents aspects, il demeure que la tentation amoureuse n'a pas été jusqu'alors l'objet d'une analyse particulière. Voilà pourquoi nous croyons utile d'entreprendre le présent travail.

Afin de mieux saisir les dimensions que prend chez Green la tentation amoureuse dans ses causes et effets, nous avons cru devoir consacrer dans cette étude un chapitre particulier à chacun des aspects suivants: -Le Milieu de la tentation - La Condition du tenté - Le Principe de la tentation - Le Destin de la tentation - La Signification de la

---

<sup>6</sup>Chaigne Louis, Vies et oeuvres d'écrivains (tôme 2), F. Lanore (1956), p. 90.

<sup>7</sup>Green, Journal (1946-50), p. 253.

<sup>8</sup>Green, Le Bel aujourd'hui, p. 40.

tentation.

Au premier plan de cette étude apparaîtront les romans qui prennent la tentation amoureuse comme thème principal, nommément: Adrienne Mesurat, Le Visionnaire, Léviathan, Moïra et Chaque homme dans sa nuit. Nous référerons pourtant secondement aux autres romans soit que la tentation amoureuse y apparaisse comme thème subordonné, soit que l'amour y demeure simple sollicitation tout en étant occasion d'autres tentations, soit pour y apporter les informations complémentaires que nous jugeons utiles à notre exposé. Lorsque nous découvrirons une évolution vers une interprétation de plus en plus spirituelle de la tentation amoureuse, nous tiendrons compte de cet ordre; par contre, étant donné qu'il semble exister un certain jeu d'alternance entre la tentation au plan purement humain et la tentation comme appel vers la transcendance, nous tenterons également de découvrir les rapports d'unité qui peuvent exister dans les différents cas que nous rencontrerons.

## CHAPITRE I

### MILIEU DE LA TENTATION

Pour l'étude des romans de Julien Green, Il est essentiel de prêter une attention particulière au milieu dans lequel l'auteur place ses personnages. Chez Green, comme chez certains autres romanciers, le thème de l'amour sert à illustrer la tragédie de la condition humaine. Cependant dans l'oeuvre romanesque de Green, l'amour a ceci de particulier qu'il se présente, peut-être plus que dans n'importe quelle autre oeuvre littéraire, comme tentation, comme épreuve majeure de la vie spirituelle, ou tout au moins, s'il est simple sollicitation, comme occasion d'autres tentations. Ainsi l'amour devient une menace, un danger pour le salut. L'homme est-il coupable ou victime? Où chercher la responsabilité de la condition de l'homme? Il nous semble que Green a tenté de trouver réponse à ces questions en créant, des profondeurs de son inconscient, le milieu dans lequel va naître la tentation amoureuse. C'est pourquoi nous devons nous y arrêter.

Qu'il se situe en Amérique ou en Province française, qu'il prenne la forme de réalités quotidiennes ou de forces inconnues, mystérieuses ou surnaturelles, ce milieu qui connaît une certaine évolution, n'en offre pas moins une unité remarquable en ce qu'il demeure toujours frappé comme d'une malédiction ou par sa préoccupation principale qui est la recherche du bonheur.

Il y a tout d'abord ce milieu qui ignore les pré-occupations spirituelles, milieu incroyant qui cherche son bonheur dans le confort des biens matériels et dans la sécurité d'une vie tranquille et réglée. L'enfer glacé de Mont-Cinère, créé par une avarice monstrueuse, n'avait même pu permettre l'éclosion du moindre sentiment humain. La haine dans un dernier accès de rage avait tout fait flamber. Avec Adrienne Mesurat, si le climat demeure infernal, nous pénétrons dans le monde des vivants.

Nous nous trouvons dans un coin anonyme de la province française, un milieu aisé où la vie pourrait être facile et douce. A la Villa des Charmes [nom évocateur] l'ameublement obéit au goût du confortable, invite au repos et donne confiance.<sup>1</sup> Monsieur Mesurat, retraité, veuf depuis quinze ans, est un homme jovial, serein, heureux.<sup>2</sup> Menant une vie des plus simples, il n'en connaît pas moins des moments agréables tels que l'arrivée des journaux, l'heure des repas et le tour quotidien à travers la ville.<sup>3</sup> Tenant à sa bonne humeur, il ne permet pas à la vie de le troubler,<sup>4</sup> parle beaucoup et sourit volontiers.<sup>5</sup> Dans sa conversation, il s'étend en longues explications sur les derniers change-

---

<sup>1</sup>Julien Green, Adrienne Mesurat (Paris, Plon, 1927), (Livre de Poche, 1965), p. 11.

<sup>2</sup>Ibid., p. 19.

<sup>3</sup>Ibid., p. 20.

<sup>4</sup>Ibid., p. 19.

<sup>5</sup>Ibid., p. 20.



ments survenus à La Tour l'Evêque.<sup>6</sup> Entre ses deux filles, Germaine, l'aînée âgée de trente-quatre ans, et Adrienne, de dix-huit ans, on ne parle que de banalités: l'eau des fleurs à changer, les tilleuls à émonder, les volets à repeindre<sup>7</sup> et l'arrivée des locataires.<sup>8</sup> On termine la journée en s'assurant que la porte et les volets sont bien fermés et en éteignant les deux lampes du salon.<sup>9</sup> Dans cette atmosphère tranquille certains pourront trouver le sommeil.

D'autres cependant ne profiteront de la nuit que pour pleurer. C'est que, sous les apparences de paix, de sourdes menaces pèsent sur la Villa des Charmes. Le père, tyrannique,<sup>10</sup> ne tolère ni larmes ni bouderie,<sup>11</sup> oblige ses enfants à jouer aux cartes sous prétexte de les distraire,<sup>12</sup> refuse de croire sa fille malade<sup>13</sup> parce que tout changement prend chez lui un aspect anarchique. La mort qui a déjà frappé ce foyer dans la personne de madame Mesurat [Les héros de Green sont souvent orphelins de père ou de mère] menace depuis des années Germaine, phtisique.<sup>14</sup> Le silence règne souvent dans cette famille où une haine

<sup>6</sup>Ibid., p. 23.

<sup>8</sup>Ibid., p. 42.

<sup>10</sup>Ibid., p. 19.

<sup>12</sup>Ibid., p. 67.

<sup>14</sup>Ibid., p. 14.

<sup>7</sup>Ibid., pp. 11-12.

<sup>9</sup>Ibid., p. 22.

<sup>11</sup>Ibid., p. 31.

<sup>13</sup>Ibid., p. 128.

avouée<sup>15</sup> empêche la communication. Même silence au dehors où c'est à peine si d'heure en heure quelqu'un passe.<sup>16</sup> Jamais de visiteurs à la Villa.<sup>17</sup> Il n'est pas question de mariage pour Adrienne. Germaine n'y songe pas; Monsieur Mesurat n'en veut rien savoir. "Des partis s'étaient présentés [ ... ] car les Mesurat n'étaient pas sans fortune, mais ces hommes qui portaient la marque de la petite ville sur leurs personnes [ l'intérêt matériel ], fils de notaires ou de commerçants, avaient paru impossibles et leurs demandes étranges comme des demandes de fous. [ ... ] devant l'attitude hostile de M. Mesurat les visites s'espacèrent peu à peu puis cessèrent tout à fait."<sup>18</sup> A travers le roman, les portes de la villa s'ouvriront à de rares intervalles, mais les contacts alors établis ne feront qu'accroître l'incompréhension, la cruauté d'un monde égoïste et borné. Une faible lueur percera ces ténèbres, mais ne rendra que plus lugubre la misère du milieu.

Les années s'écoulent ainsi à la Villa des Charmes dans une monotonie profonde. Les heures suivent le rythme que lui impriment Germaine, qui ne pense qu'à sa maladie,

---

<sup>15</sup>Ibid., p. 67.

<sup>17</sup>Ibid., p. 19.

<sup>16</sup>Ibid., p. 9.

<sup>18</sup>Ibid., p. 33.

et M. Mesurat qui ne vit que pour ses aises. Ainsi certains personnages de Green vivront-ils dans un milieu où la vie marquée par l'égoïsme, la souffrance, la solitude n'est plus qu'une série d'habitudes, de gestes accomplis à moments fixes.<sup>19</sup>

Milieu de province encore, non moins étouffant, mais parfois moins fermé, moins bourgeois, moins attaché au matériel; milieu toujours à la recherche du bonheur, mais dont les préoccupations se situent, comme le dit Denis Marion, à la frontière de l'empire du monde concret et de celui qui est uniquement soumis aux forces abstraites et immatérielles;<sup>20</sup> tel est le milieu que nous rencontrons dans Léviathan.

Il n'y a qu'un mois que M. Guéret s'est établi dans le pays, dans ce nouveau paysage de la petite ville de Lorge où il avait cru qu'il oublierait son ennui.<sup>21</sup> "Sa chambre, basse de fond, avec une fenêtre étroite, le restaurant de Mme Londe, le petit café désert, la villa des Grosgeorge, tels étaient les quatre coins cardinaux de sa vie nouvelle. Il y avait aussi les rues et les routes...".<sup>22</sup> Voilà le nouveau milieu de Guéret. Que révèle-t-il?

---

<sup>19</sup>Ibid., p. 31.

<sup>20</sup>Denis Marion, Nouvelle revue française, 1er mai, 1929, p. 724.

<sup>21</sup>Julien Green, Léviathan (Paris, Plon, 1929), (Livres de Poche, 1958), p. 31.

<sup>22</sup>Ibid., p. 45.

Sa chambre, Guéret la partage avec sa femme qu'il n'aime pas et qui lui pose des questions ennuyeuses<sup>23</sup> au sujet d'augmentations possibles. C'est une grande femme laide<sup>24</sup> qui, jeune encore, a déjà le visage vieilli.<sup>25</sup>

Au restaurant qu'il fréquente, nous rencontrons tout d'abord la propriétaire, Mme Londe, femme aux lourdes paupières bistrées par les veilles,<sup>26</sup> qui n'est plus jeune mais qui garde la coquetterie de ses vingt-cinq ans.<sup>27</sup> Elle essaie de cacher sous le rose de sa coiffeuse ce qu'il y a de pauvre et de triste dans ses hardes usées.<sup>28</sup> Dans son oeil exercé de provinciale on devine la curiosité de tout savoir.<sup>29</sup> Que ne donnerait-elle pas pour connaître le nom d'un nouveau client. C'est qu'elle veut tout dominer, soumettre son entourage à un état d'esclavage moral.<sup>30</sup> "C'était pour cette minute qu'elle vivait, pour voir ces dos arrondis, ces têtes lourdes courbées devant elle, et, en quelque sorte, à ses pieds."<sup>31</sup> Il s'agit de ses clients mais la même chose pourrait être dite des jeunes filles telles que Fernande<sup>32</sup> et Angèle<sup>33</sup> qu'elle conduit à la pros-

---

<sup>23</sup>Ibid., p. 32.

<sup>25</sup>Ibid., p. 33.

<sup>27</sup>Ibid., p. 15.

<sup>29</sup>Ibid., p. 19.

<sup>31</sup>Ibid., p. 27.

<sup>33</sup>Ibid., p. 63.

<sup>24</sup>Ibid., p. 32.

<sup>26</sup>Ibid., p. 16.

<sup>28</sup>Ibid., p. 16.

<sup>30</sup>Ibid., p. 26.

<sup>32</sup>Ibid., p. 61.

titution. Cependant son âme insatisfaite retrouve le néant au sein même de ses victoires et elle tombe dans des accès de mélancolie où sa vie entière se consume lentement.<sup>34</sup>

D'autres vies également se consomment dans ce restaurant, celles des clients qui ne fréquentent l'endroit et ne se soumettent aux caprices de Mme Londe que pour s'assurer les services d'Angèle, sa protégée.<sup>35</sup>

Guéret se rend fréquemment au petit café désert d'où il peut surveiller les gens dans la rue. Le garçon le renseigne sur les filles de la blanchisserie d'en face: "la meilleure d'entre elles ne vaut pas la peine qu'on se donnerait pour la jeter à l'eau".<sup>36</sup>

Son métier de précepteur conduit Guéret à la villa "Mon idée" chez les Grosgeorge. Il y rencontre la richesse, la somptuosité au goût médiocre,<sup>37</sup> l'humiliation par Mme Grosgeorge qui prend plaisir à lui prouver son incompetence, et à gifler l'enfant qu'elle déteste.<sup>38</sup> Il y rencontre un mari qui n'aime pas sa femme, et dont la préoccupation incessante est le plaisir, préoccupation qu'il voudrait voir Guéret partager.<sup>39</sup>

---

<sup>34</sup>Ibid., p. 26.

<sup>36</sup>Ibid., p. 8.

<sup>38</sup>Ibid., pp. 40-43

<sup>35</sup>Ibid., pp. 91-92.

<sup>37</sup>Ibid., p. 37.

<sup>39</sup>Ibid., p. 55.

Il y a enfin la route qui relie ces points cardinaux. On doit s'y surveiller car tout le monde saurait ce qui s'est passé.<sup>40</sup>

Dans ce milieu se rencontrent "les misères d'une réalité avare, l'horreur des paroles, des gestes, de l'argent donné et reçu sans un mot; puis le mariage, ses blessures et ses rancunes".<sup>41</sup> Une humanité devenue plus consciente du "mal d'exister" mais toujours ignorante des sources de ce mal, y cherche désespérément, en dépit de tout, son bonheur.

Dans Epaves, nous rencontrons encore comme situation un mariage sans amour, mais l'accent porte ici surtout sur l'embourgeoisement, la lâcheté et l'inutilité de certaines existences.

Si Le Visionnaire nous fait pénétrer dans un milieu nettement religieux, il ne soustrait pas l'homme à sa misère.

Manuel, le héros du roman, est fils de vieilles gens qui habitaient au fond d'un quartier pauvre d'une petite ville de province. "Ils étaient sur la liste des pauvres honteux les plus intéressants du diocèse."<sup>42</sup>

---

<sup>40</sup>Ibid., p. 12.

<sup>41</sup>Ibid., p. 31.

<sup>42</sup>Julien Green, Le Visionnaire (Paris, Plon, 1934), (Livre de Poche, 1966).

Au moment où le récit commence, Manuel est devenu orphelin et vient habiter tout près du château de Nègreterre chez sa tante, Mme Plasse, qui vient elle-même de perdre son mari. Cette Mme Plasse est le symbole du milieu dans lequel évolue l'orphelin.

Un milieu qui se complaît dans la tristesse. Lorsque la tante de Manuel prend le deuil, elle devient elle-même. "Ce noir implacable fit apparaître sa personne morale."<sup>43</sup> "Personne comme elle ne savait être veuve."<sup>44</sup> La gaieté chez elle est de mauvais augure car "elle ne riait jamais qu'il ne se produisît quelque chose de néfaste."<sup>45</sup> Tout plaisir lui paraît suspect. Si en promenade elle se doute qu'une partie du paysage intéresse les enfants qui l'accompagnent au point de leur faire battre le coeur, elle change d'itinéraire.<sup>46</sup>

La sévérité va de pair avec cette tristesse. A cinquante ans, Mme Plasse porte sur son visage les marques physiques d'une sévérité inexorable.<sup>47</sup> Elle ne punit jamais son enfant Marie-Thérèse "sans lui expliquer loyalement pourquoi elle allait l'enfermer dans la cave, par exemple."<sup>48</sup> Un mensonge reçoit symboliquement le châtement du savon noir:

---

<sup>43</sup>Ibid., p. 20.

<sup>45</sup>Ibid., p. 38.

<sup>47</sup>Ibid., p. 12.

<sup>44</sup>Ibid., p. 14.

<sup>46</sup>Ibid., p. 8.

<sup>48</sup>Ibid., p. 13.

"cette matière âcre et gluante, ma mère m'en emplissait la bouche, promenant ensuite deux doigt dans mon palais et sur ma langue pour me laver de mes fausses paroles".<sup>49</sup> Comment concilier cette sévérité avec le fait qu'il "n'existait pas de nuance à ses yeux, entre la vérité stricte et le plus effronté mensonge"?<sup>50</sup>

C'est qu'en réalité cette sévérité cache un sadisme désireux de satisfaire ses déboires et ses rancunes. Son enfant Marie-Thérèse vient à le comprendre:

"Je la croyais d'une sévérité excessive, mais je ne comprenais pas qu'en semblant me reprocher de petits méfaits insignifiants, c'était à mon être, à mon existence même qu'elle en voulait. Je demeurais la fille d'un homme qu'elle avait épousé par dépit et contre son gré... Elle m'accablait de sa rancune... Elle se libérait de tout ce poison que la religion ne parvenait pas à neutraliser..."<sup>51</sup>

Une espèce de politesse verbale tempère seule sa cruauté naturelle; elle ne s'emporte pas, use de termes modérés pour dire les choses les plus rudes et parfois même, sous couleur de donner un conseil charitable à son neveu, le réduit aux larmes.<sup>52</sup> Elle ne tarit pas en réflexions de toutes sortes sur la laideur de Manuel: "Il me semble que ton père était pourtant bel homme... Il est vrai qu'il a songé à toi un peu tard... Mon pauvre enfant, si la

---

<sup>49</sup>Ibid., p. 30.

<sup>51</sup>Ibid., p. 41.

<sup>50</sup>Ibid., p. 12.

<sup>52</sup>Ibid., p. 25.



charité ne me scellait la bouche..."<sup>53</sup>

Elle a une façon spéciale de comprendre la charité. Son nom s'inscrit en tête des oeuvres diocésaines et elle visite les pauvres: "Elle donnait d'une main sèche qui réprimait tout élan et décourageait la gratitude, mais elle donnait".<sup>54</sup> Encore faudrait-il connaître les raisons qui se cachent derrière cette charité: "Elle avait épousé un homme qu'elle jugeait tant soit peu ridicule, mauvais mariage dont elle rendait sa soeur responsable..."<sup>55</sup> Alors elle se rattrape en humiliant sa soeur Lina de sa générosité inutile.

Derrière les fausses vertus se cache l'hypocrisie. Devant la religieuse qui s'intéresse à la vocation de Marie-Thérèse, Mme Plasse relève son crêpe et attirant sa fille à elle, imprime sur son front des lèvres froides mais "dans la rue", dit Marie-Thérèse, "ma mère n'attendit pas que nous eussions dépassé le mur de l'école pour saisir mes doigts dans son poing et les serrer de toutes ses forces".<sup>56</sup>

Si étrange que cela paraisse, seul le malheur suscite l'intérêt, le dévouement, voire même la joie de cette femme. Lorsque Manuel devient malade, Mme Plasse prend "une expression à la fois lasse et joyeuse".<sup>57</sup> Elle fait alors songer

---

<sup>53</sup>Ibid., p. 25.

<sup>54</sup>Ibid., p. 13.

<sup>55</sup>Ibid., p. 17.

<sup>56</sup>Ibid., p. 39.

<sup>57</sup>Ibid., p. 66.

à une âme qui a trouvé sa vocation. Elle veut retenir son neveu au lit car "elle ressent trop de plaisir à le soigner pour écourter sa convalescence".<sup>58</sup>

La religion fournit le truchement nécessaire à l'expression d'un amour inavouable. La veuve aime son neveu Manuel. Dans une photographie de l'époque, Marie-Thérèse remarque que malgré sa robe et son voile noirs, sa mère respire la joie orgueilleuse de l'amour.<sup>59</sup> "Elle l'aimait [Manuel] en Dieu [son expression]. Le vocabulaire dévot abonde en phrases du même genre; elles ont ceci de commode, qu'elles tracent certaines limites en deçà desquelles tout semble permis".<sup>60</sup> Manuel lui-même note: "ma tante me parlait de mon âme comme un homme parlerait à sa maîtresse de son visage".<sup>61</sup>

Malgré tout, on trouve dans cette femme "de brusques moments d'expansion qui la rattachaient comme malgré elle au reste de l'humanité".<sup>62</sup> Au dire même de Manuel, "on aurait eu tort de la croire mauvaise, les désillusions de la vie et de continuelles déboires de santé l'avaient aigrie, sans doute, mais il y avait en elle [ce que Marie-Thérèse ne comprenait pas] des abîmes de bonté".<sup>63</sup> Et pourtant Marie-Thérèse

---

<sup>58</sup>Ibid., p. 67.

<sup>60</sup>Ibid., p. 66.

<sup>62</sup>Ibid., p. 20.

<sup>59</sup>Ibid., p. 66.

<sup>61</sup>Ibid., p. 93.

<sup>63</sup>Ibid., p. 92.

devrait le comprendre puisqu'une nuit elle est éveillée lorsque sa mère applique ses lèvres sur son front, promène ses doigts dans ses boucles, avec un geste que Marie-Thérèse peut prendre pour une caresse.<sup>64</sup>

Les seuls vrais gestes de bonté rencontrés dans ce milieu viennent de Mlle Berthe, vieille fille, qui comprend que Manuel est malade. Elle lui donne des pastilles de réglisse,<sup>65</sup> l'envoie voir un médecin,<sup>66</sup> promet de s'occuper des clients pendant son absence,<sup>67</sup> refuse l'argent que Manuel croit lui devoir,<sup>68</sup> se charge même de calmer M. Ernest son frère.<sup>69</sup>

M. Ernest est le libraire pour qui travaille Manuel. Son magasin passe pour l'un des plus anciens de la ville, ancienne charcuterie repeinte en noir, dedans comme dehors.<sup>70</sup> Manuel passe "le plus clair de ses journées dans ce magasin où ses parents l'avaient placé dès qu'il eut pris ses quatorze ans. [ ... ] Son zèle et son honnêteté lui valurent à la longue d'être chargé de tout, moyennant un salaire invariable".<sup>71</sup> "Un traiteur de la ville s'entendait avec le libraire pour lui fournir le 'manger' de son employé à des

---

<sup>64</sup>Ibid., p. 37.

<sup>66</sup>Ibid., p. 105.

<sup>68</sup>Ibid., p. 121.

<sup>70</sup>Ibid., p. 23.

<sup>65</sup>Ibid., p. 104.

<sup>67</sup>Ibid., p. 106.

<sup>69</sup>Ibid., p. 105.

<sup>71</sup>Ibid., p. 15.

conditions raisonnables; autant de pris sur le salaire du jeune homme qui acceptait cet arrangement sans souffler mot".<sup>72</sup> Et lorsqu'il tombe malade, le libraire lui envoie des lettres de menaces.<sup>73</sup> C'est que M. Ernest a absolument besoin d'aide, lui dont la journée entière n'est qu'une longue digestion, puisqu'il mange à toute heure.<sup>74</sup> Voilà le milieu où Manuel doit travailler.

Le clergé ne présente pas une image beaucoup plus édifiante. Il suffit de lire le récit de la confession de Marie-Thérèse à l'abbé Garot pour condamner le prêtre qui, au nom de Dieu, torture les consciences et découvre le mal aux âmes innocentes.<sup>75</sup> D'après son insistance, on pourrait se demander s'il ne prend pas un plaisir malsain à entendre cette confession où il ne permet pas à Marie-Thérèse d'escamoter le moindre détail.<sup>76</sup> Il n'en est pas mieux de son jeune vicaire "à qui la vie se présente comme une affaire à conclure [et dont le visage reflète] un énorme contentement de soi et la certitude de ne jamais se tromper".<sup>77</sup>

Avec Le Visionnaire, nous pénétrons donc dans un milieu qui prétend trouver dans la religion une issue à sa misère. Cependant, cette religion, on l'a toute faussée.

---

<sup>72</sup>Ibid., p. 22.

<sup>74</sup>Ibid., p. 98.

<sup>76</sup>Ibid., p. 71.

<sup>73</sup>Ibid., p. 95.

<sup>75</sup>Ibid., pp. 70-74.

<sup>77</sup>Ibid., p. 128.

Elle nous présente un Dieu qui terrifie et qui damne, et dont la sévérité est ennemie de toute joie terrestre. Elle ne parle que de devoirs, la charité s'exerçant sans amour. Elle prête le nom de vertus à l'hypocrisie qui satisfait ses rancunes, pratique le sadisme et fausse les consciences. Dans ce milieu spirituellement malade, ne subsistent que quelques faibles signes d'espoir, que quelques gestes d'humanité.

Milieu étrange et mystérieux que celui de Minuit où l'on fait de la nuit le jour et où règne une atmosphère de terreur. C'est un monde qui veut s'élever au-dessus des réalités misérables qui l'accablent, et par là même présente une ouverture vers le spirituel.

L'Autre sommeil nous fait pénétrer dans un milieu sombre et fermé dans lequel évolue une famille qui mène une existence comme "frappée d'immobilité".<sup>78</sup> Il peut y avoir ni communication ni vie dans ce foyer où la mère a appris à attendre et aimer le malheur, et où le père a le sentiment d'avoir manqué sa vie.

Avec Moïra, Julien Green nous fait pénétrer dans un milieu moins étouffant. L'atmosphère n'a rien perdu de sa précision mais nous sommes ici dans l'actuel et en pleine

---

<sup>78</sup> Julien Green, L'Autre sommeil (Paris, Plon), Edition La Palatine, 1950, p. 29.

vie. Le roman se situe aux Etats-Unis dans une petite ville universitaire du Sud.

Dans ce milieu il y a des maisons de pension. Joseph, le protagoniste, ira tout d'abord habiter chez Mrs. Dare, une femme qui fume<sup>79</sup> et qui se met du rouge.<sup>79</sup> Dans son salon, un piano étale sur son porte-musique "un album de chansons en vogue, dont les titres en lettres grasses font l'effet d'un rire vulgaire".<sup>80</sup> La seule responsabilité que Mrs. Dare se reconnaît envers ses pensionnaires est de veiller à ce que l'on évite de se battre.<sup>81</sup> Femme de coeur cependant qui a jadis adopté une enfant abandonnée, Moïra, qu'elle a malheureusement très mal élevée, malgré toute sa bonne volonté, en cédant à tous ses caprices.<sup>82</sup> Ayant conservé un reste de croyance, avant de se coucher, elle se met à genoux, récite "des prières confuses",<sup>83</sup> après quoi, malgré son âge, en se mettant au lit, elle se permet de rêver au "corps du dormeur [Joseph, à] son grand corps d'un blanc de lait"<sup>84</sup> couché à l'étage au dessus d'elle.

Il y a toutes sortes de pensionnaires chez Mrs. Dare. MacAllister par exemple, qui n'a pas le moindre souci de

---

<sup>79</sup>Julien Green, Moïra (Paris, Plon, 1950), (Livre de Poche, 1966), p. 9.

<sup>80</sup>Ibid., p. 8.

<sup>81</sup>Ibid., p. 118.

<sup>82</sup>Ibid., pp. 39-40.

<sup>83</sup>Ibid., p. 42.

<sup>84</sup>Ibid., p. 42.

travailler,<sup>85</sup> qui se moque de la religion,<sup>85</sup> connaît le plaisir et sait où le trouver.<sup>86</sup> Simon représente un autre genre d'étudiants. C'est un garçon "malade, bizarre, étrange".<sup>87</sup> Il cherche l'affection, parle beaucoup, agit à la manière d'un enfant; il veut devenir peintre.<sup>88</sup>

Chez Mrs. Ferguson, où Joseph va bientôt habiter, où règne "un air de dignité indéfinissable",<sup>89</sup> se rencontre un autre type d'étudiant dans la personne de David Laird. "Il y a dans toutes ses attitudes un indéfinissable mélange de réserve et d'autorité et l'on ne peut l'imaginer commettant une erreur."<sup>90</sup> "Sa chambre ne parle que d'ordre et de confort mais d'un confort modeste."<sup>91</sup> "Son sourire...trahit une secrète condescendance et il joint les mains en parlant de Dieu."<sup>92</sup> Que penser de ce David Laird? Faut-il croire, comme le prétend Auguste Viatte,<sup>93</sup> que Green voit en lui le vrai chrétien? Nous ne le croyons pas. Ce futur pasteur appartient plutôt, comme

---

<sup>85</sup>Ibid., p. 24.

<sup>87</sup>Ibid., p. 100.

<sup>89</sup>Ibid., p. 143.

<sup>91</sup>Ibid., p. 61.

<sup>86</sup>Ibid., p. 57.

<sup>88</sup>Ibid., p. 14.

<sup>90</sup>Ibid., p. 60.

<sup>92</sup>Ibid., p. 66.

<sup>93</sup>Julien Green devant l'impureté, La Revue de l'Université Laval, Tome V, no. 7 (mars, 1951), p. 601.

l'explique Pierre Brodin,<sup>94</sup> à cette catégorie de bourgeois végétaux, de personnes à principes qui ne sont ni des exaltés ni des mystiques. C'est un petit monsieur si sûr de lui, qu'il parle déjà du haut d'une chaire, veut une religion "apprivoisée", "avec un rabat blanc et des ongles bien tenus".<sup>95</sup>

A l'université, où l'on peut voir représentés les dieux nus de la Grèce antique,<sup>96</sup> se rencontrent d'autres MacAllisters, étudiants d'une nonchalance particulière qui s'interpellent, échangent des plaisanteries,<sup>97</sup> lancent des jurons,<sup>98</sup> et s'enivrent.<sup>99</sup> On écoute des airs à la mode, "sautillants et mélancoliques".<sup>100</sup> Les conversations ridiculisent la chasteté.<sup>101</sup> La Direction semble partager ces idées puisqu'elle doit ouvrir une maison de prostitution pour les étudiants.<sup>102</sup> Au programme, des oeuvres non expurgées de Chaucer<sup>103</sup> et de Shakespeare,<sup>104</sup> règne partout un climat de jovialité et d'entraide,<sup>105</sup> une atmosphère qui semble être résumée dans les odeurs à la fois douces et

---

<sup>94</sup>Classiques du 20ème siècle, Edition Universitaire.

<sup>95</sup>Green, Moira, p. 99.

<sup>96</sup>Ibid., p. 51.

<sup>97</sup>Ibid., p. 20.

<sup>98</sup>Ibid., p. 74.

<sup>99</sup>Ibid., p. 114.

<sup>100</sup>Ibid., p. 58.

<sup>101</sup>Ibid., p. 57.

<sup>102</sup>Ibid., p. 57.

<sup>103</sup>Ibid., p. 94.

<sup>104</sup>Ibid., p. 90.

<sup>105</sup>Ibid., p. 20.



fortes des chèvrefeuilles,<sup>106</sup> les ombres des sycomores,<sup>107</sup> et les feuilles noires des magnolias se découpant avec force sur un ciel d'un bleu éclatant.<sup>108</sup>

Milieu évolué pourrions nous dire, dans lequel s'entrevoit un certain dévergondage, une indifférence religieuse très marquée, sauf dans le cas d'un futur pasteur dont l'attitude de compromis ne promet rien de bon pour le royaume de Dieu.

Dans Le Malfaiteur, l'auteur nous présente un milieu dans lequel l'innocence et la corruption, les victimes et les bourreaux, se rencontrent dans une incompréhension cruelle et effrayante. C'est un milieu de ténèbres qui ne semble avoir de goût que pour sa propre destruction.

Le dernier roman de Julien Green, Chaque homme dans sa nuit, est situé dans une ville du nord des Etats-Unis. Milieu cette fois-ci encore plus étendu, plus réel, plus riche de vie que le roman de Mofra.

C'est tout d'abord à Wormsloe que se rend Wilfred, le héros du roman, où il refait connaissance de son oncle Horace qui est mourant. Ce dernier a connu une vie des plus tourmentées. Délaissé de sa famille, sans doute parce qu'il

---

<sup>106</sup>Ibid., p. 43.

<sup>107</sup>Ibid., p. 48.

<sup>108</sup>Ibid., p. 52.

est demeuré catholique alors que le reste de celle-là se réclamait de la foi protestante,<sup>109</sup> il a cherché ailleurs son bonheur, dans le plaisir.<sup>110</sup> Tout en menant une vie de débauche, il a eu ses moments de piété,<sup>111</sup> est demeuré attaché à l'église.<sup>112</sup> Se figurant qu'il avait gardé la foi, il espérait.<sup>113</sup> Si aux yeux de sa famille il passe pour un "vieux réprouvé",<sup>114</sup> il a su être bon pour les religieuses et a su aimer les personnes de couleur.<sup>115</sup> Maintenant, face à la mort, ce qu'il a de plus précieux au monde, quelques lettres d'amour et un petit portrait,<sup>116</sup> il n'a pas eu le courage de le détruire. La foi qu'il avait reçue, il avoue l'avoir perdue par la vie qu'il a menée.<sup>117</sup>

Sa soeur, Mrs. Howard "est devenue protestante pour épouser ce monsieur si riche, rien ne l'obligeait à quitter l'Eglise, mais dans le milieu de son mari, les catholiques étaient mal vus".<sup>118</sup> Elle dit n'être pas ennemie de la re-

---

<sup>109</sup>Julien Green, Chaque homme dans sa nuit (Paris, Plon, 1960), (Livre de Poche, 1966), p. 10.

<sup>110</sup>Ibid., p. 78.

<sup>111</sup>Ibid., p. 48.

<sup>112</sup>Ibid., p. 49.

<sup>113</sup>Ibid., p. 78.

<sup>114</sup>Ibid., p. 94.

<sup>115</sup>Ibid., p. 97.

<sup>116</sup>Ibid., p. 76.

<sup>117</sup>Ibid., p. 78.

<sup>118</sup>Ibid., p. 48.

ligion, "en doses raisonnables. Il en faut un peu."<sup>119</sup>  
 C'est sans doute ce genre de religion qui lui fait considérer la "vie entière" de son frère comme ayant été "un long scandale" que la famille a réussi à "étouffer" grâce à "de solides amitiés dans le monde politique".<sup>120</sup> Et maintenant ce même frère, par sa mort qui se fait attendre, lui fait manquer un bridge.<sup>121</sup> Son seul amour est son fils Angus qu'elle croit être "exceptionnel".<sup>122</sup>

Ce jeune homme est en effet "exceptionnel" puisqu'il accepte de tenir compagnie à sa mère qui ne consent pas à ce qu'il la quitte.<sup>123</sup> Il va à l'église pour lui faire plaisir tout en trouvant les idées religieuses dépassées.<sup>124</sup> Il se dit agnostique<sup>125</sup> mais admire celui qui a gardé la foi.<sup>126</sup> Élégant, riche, cynique, fier de son intelligence et de sa situation dans le monde,<sup>127</sup> il ne peut pourtant s'empêcher d'être déçu de la vie et de craindre la mort.<sup>128</sup>

D'autres personnages sont rencontrés à Wormsloe: James Knight qui passe pour "un exalté, un presbytérien de

---

<sup>119</sup>Ibid., p. 62.

<sup>121</sup>Ibid., p. 61.

<sup>123</sup>Ibid., p. 27

<sup>125</sup>Ibid., p. 22.

<sup>127</sup>Ibid., p. 58.

<sup>120</sup>Ibid., p. 63.

<sup>122</sup>Ibid., p. 65.

<sup>124</sup>Ibid., p. 22.

<sup>126</sup>Ibid., p. 23.

<sup>128</sup>Ibid., p. 52.

la vieille espèce,<sup>129</sup> le vieux domestique noir qui a cette "manie protestante de vouloir sauver les autres",<sup>130</sup> Gheza, le cocher, de physionomie attirante,<sup>131</sup> de politesse moqueuse" et de "brutalité paysanne";<sup>132</sup> enfin le Père Dolan, homme qui comprend et veut aider.<sup>133</sup>

Le magasin où Wilfred est vendeur, est situé dans une des rues les plus larges et les plus élégantes de la ville. Le chef de rayon est Mr. Schoendals, un homme d'une cinquantaine d'années, "gras et digne", "le visage orné d'un sourire professionnel",<sup>134</sup> qui "fleure la lavande".<sup>135</sup> Parmi les employés, il y a Freddie, un jeune homme de vingt ans qui ne peut parler d'autres choses que de filles, et qui fait allusion à ses aventures "dans le langage obscène d'un collégien".<sup>136</sup> "On ne se figure pas combien de fous et d'excentriques viennent rôder dans les magasins."<sup>137</sup> Ainsi cette "célébrité au nom fort connu dans le monde du théâtre" qui sait faire des propositions alléchantes.<sup>138</sup> Il y a aussi d'autres genres de clients; tel Joe Lovejoy chez qui tout respire la vigueur, le plein air de la cam-

---

<sup>129</sup>Ibid., p. 98.

<sup>131</sup>Ibid., p. 9.

<sup>133</sup>Ibid., pp. 99-100.

<sup>135</sup>Ibid., p. 188.

<sup>137</sup>Ibid., p. 218.

<sup>130</sup>Ibid., p. 34.

<sup>132</sup>Ibid., p. 11.

<sup>134</sup>Ibid. p. 187.

<sup>136</sup>Ibid., p. 212.

<sup>138</sup>Ibid., p. 201.

pagne", et dont la voix et le rire laisse deviner "une grosse innocence qui [force] la sympathie".<sup>139</sup>

Ailleurs en ville, il y a les bars du port qui ne ferment qu'à l'aube; on y voit des femmes, beaucoup de marins et quelques civils jeunes et vieux.<sup>140</sup> Il y a Max le Slave, dont la famille ne croit pas,<sup>141</sup> qui fait des communions sacrilèges, qui se dit perdu, et pour qui à certains moments, en dépit de ses doutes, l'hostie paraît d'une "vérité évidente".<sup>142</sup> Il y a enfin Tommy, ancien compagnon de classe de Wilfred, garçon pieux qui travaille dans une librairie catholique et y trouve sa joie de vivre.<sup>143</sup>

Ce dernier livre de Green, Chaque homme dans sa nuit, résume et complète tout à la fois, les différents milieux dans lesquels l'auteur va faire vivre les héros de son oeuvre romanesque. Si nous rencontrons ici encore l'esprit bourgeois et l'attachement aux biens matériels, ce qui prédomine cependant c'est l'inquiétude née d'une double préoccupation: le charnel et le spirituel. Contrairement à Moira, cette double préoccupation n'existe pas seulement ici chez le héros, ou encore dans différents camps, mais le milieu du drame est aussi plongé, comme le dit Blanchet, dans

---

<sup>139</sup>Ibid., p. 189.

<sup>141</sup>Ibid., p. 161.

<sup>143</sup>Ibid. p. 168.

<sup>140</sup>Ibid., p. 123.

<sup>142</sup>Ibid., p. 162.

une "nuit de feu". "Le feu de l'exigence divine y impose sa présence, y est opprimé, parfois presque étouffé, sous une épouvantable épaisseur de ténèbres. Mais d'autre part, si les vices les plus cachés dénouent ici leurs noeuds et s'étalent, c'est comme dans un purgatoire où ils seraient inquiétés et interrogés par le feu."<sup>144</sup> Milieu où chaque homme marche dans sa nuit mais en se dirigeant vers la lumière.

Si nous jetons un regard sur les différents milieux introduits par les romans de Green, nous les trouvons marqués de certains traits communs qui leur prêtent leur caractère tragique.

Ce qui menace tout d'abord ces milieux, c'est leur embourgeoisement, dans le matériel, le charnel ou même le spirituel. Chez les Mesurat, les Londe, les Grosgeorge et les Ernest, on désirera surtout être bien installé dans une vie tranquille et régulière. Chez ces mêmes gens, on écoute les histoires qui circulent, on a peur des scandales, on craint pour sa réputation, on ne croit pas à l'amour. D'autres préoccupations apparaissent déjà cependant dès Léviathan, où, sous des dehors de respectabilité, on cherchera son plaisir, on encouragera la prostitution. Dans Le Visionnaire, une religion sévère tentera de venir étouffer tout désir

---

<sup>144</sup> André Blanchet, La Littérature et le Spirituel, (Tôme 2), p.

charnel, ne créant ainsi que de pire maux. Au contraire, dans Moïra, le milieu semblera rejeter le spirituel pour se complaire dans le charnel. Enfin, Chaque homme dans sa nuit rassemble ces deux préoccupations, prêtant peut-être ainsi à la condition humaine son caractère le plus universel.

Deuxième infortune de ces milieux, ils souffrent souvent d'une absence de communication, de compréhension et par conséquent d'amour. Certains feront semblant de vouloir rejoindre les autres: les Mme Legras, les Mlle Maurecourt, les Mme Plasse; mais leurs efforts ne font que révéler leur égoïsme, leur hypocrisie et leur rancune. D'autres voudraient communiquer, mais ils savent qu'ils ne seront pas compris. Comment les Claude, les Joseph, les Hedwige et les Wilfred pourraient-ils comprendre les sentiments irréguliers des Denis, des Simon, des Jean et des Angus? Notons cependant que dans les derniers romans, les personnages manifestent tout de même une plus grande facilité dans la communication et par là même se manifestent beaucoup plus d'humanité et un peu plus d'amour. Joseph réussit à se confier à David. Mrs. Dare converse avec Joseph et ne le déteste pas. Praileau et Joseph sans s'avouer leur amour réussissent à se rejoindre. Angus avouera à Wilfred l'amour qu'il lui porte. Chaque homme dans sa nuit permet donc ce qui était inadmissible dans L'Autre sommeil.

Mais ces milieux enfin sont cruels et étouffants. Au début de l'oeuvre, ils le sont surtout à cause de l'embourgeoisement et du manque d'amour signalés. Adrienne, Germaine, Fernande, Manuel, Denis, et André en seront les victimes. Cependant au fur et à mesure que nous avançons dans l'oeuvre, il semble que la misère de l'homme dépende beaucoup plus de sa propre condition que de l'influence du milieu. En ce sens, nous pourrions nous interroger sur le sort d'Hedwige, de Jean, de Joseph et de Wilfred. Mais nous touchons là au sujet du prochain chapitre.



## CHAPITRE II

### LA CONDITION DE L'ETRE TENTE

"Tu ne pourras jamais comprendre...La paix t'est donnée pour toujours et il n'y a en toi aucun désordre alors que tout en moi est violence."<sup>1</sup>

Après avoir étudié le milieu dans lequel Julien Green fera naître la tentation amoureuse, il est essentiel de nous arrêter à la condition de l'être tenté, c'est-à-dire à l'état physique, psychologique et moral par lequel l'auteur incarne ses personnages: Il nous faut voir s'il existe dans cette oeuvre romanesque une condition-type, que l'auteur considérerait en quelque sorte comme à la racine de la tentation. Ainsi pourrions-nous mieux comprendre le destin et la signification que prête l'auteur à la tentation amoureuse.

Adrienne, jeune fille de dix-huit ans, a hérité les traits physiques et le tempérament des Mesurat:<sup>2</sup> front bas, traits forts, avec quelque chose de résolu dans le visage, le regard presque agressif des bonnes consciences. Son visage annonce déjà "cette sorte de passion de l'autorité"...<sup>3</sup> Ses joues encore arrondies gardent une fraîcheur enfantine et donne un air d'innocence à cette figure où la fermeté

---

<sup>1</sup>Green, Moïra, p. 186.

<sup>2</sup>Green, Adrienne Mesurat, p. 9.

<sup>3</sup>Ibid., p. 9.

d'âme a cependant tant de part.<sup>3</sup> Elevée par une soeur malade et un père égoïste, elle a connu une enfance et une jeunesse "arides".<sup>4</sup> Elle n'a jamais été heureuse dans ce foyer où le silence lui avait appris "à ne pas rire souvent", "à parler peu" et "à vivre dans l'appréhension de déplaire au vieux Mesurat".<sup>5</sup> Le milieu aidant, "ce qu'il y avait de morose et de hautain, de Mesurat en un mot [chez-elle], l'emporta sur le reste".<sup>6</sup>

Dans cette Villa des Charmes, Adrienne se sent accablée par l'ennui comme d'autres le seraient par la fatigue, "mais ses épaules rest[ent] droites et sa taille ne se courb[e] pas".<sup>7</sup> Elle craint surtout la nuit, à cause du silence qu'elle voudrait entendre briser par n'importe quel bruit, fût-ce la toux de sa soeur, et à cause du sommeil qu'elle doit attendre pendant des heures.<sup>8</sup> Elle connaît une grande solitude. "Sans ami, sans désir apparent de se lier avec personne",<sup>9</sup> ne pouvant communiquer avec les siens, elle se promène dans le jardin, seule, ou s'enferme dans sa chambre.<sup>10</sup> Elle ne s'intéresse pas au mariage; "Est-ce que la vie ne s'écoulait pas très bien sans cela? Quel besoin

---

<sup>3</sup>Ibid., p. 9.

<sup>5</sup>Ibid., p. 31.

<sup>7</sup>Ibid., p. 9.

<sup>9</sup>Ibid., p. 31.

<sup>4</sup>Ibid., p. 30.

<sup>6</sup>Ibid., p. 31.

<sup>8</sup>Ibid., p. 29.

<sup>10</sup>Ibid., p. 31.

de la compliquer?"<sup>11</sup>

Rien n'a de prise sur elle; elle ne craint rien et rien ne l'attire. L'ennui et une sorte de résignation mécontente se lisent seuls sur ses traits.<sup>12</sup> "...comme si elle obéissait à un ordre tacite, Adrienne en vint peu à peu à disposer de son temps suivant un mode précis et d'une façon aussi rigoureuse que dans un couvent. Elle aussi connut le besoin d'accomplir sa tâche à un instant donné, mais, par une contradiction singulière cela lui déplaisait, et elle ressemblait à une religieuse qui n'a plus la foi, mais qui conserve pour la règle une espèce d'attachement irrité, parce que c'est la règle qu'elle s'est choisie."<sup>13</sup>

Des années s'écoulaient ainsi pour Adrienne, "dans une monotonie profonde".<sup>14</sup> Son milieu aurait pu la croire heureuse, ou du moins satisfaite, résignée. Elle présente en effet un visage où l'on eût été incapable de lire la moindre émotion.<sup>15</sup> Cependant, sous les dehors d'une existence uniforme, Adrienne cache "une inquiétude dont on l'eût difficilement soupçonnée".<sup>16</sup> C'est qu'elle se sent prisonnière dans cette Villa des Charmes. Avec un dégoût sans nom, elle se sent gagnée elle-même, comme le dit Blanchet,

---

<sup>11</sup>Ibid., p. 33.

<sup>13</sup>Ibid., p. 32.

<sup>15</sup>Ibid., p. 33.

<sup>12</sup>Ibid., p. 31.

<sup>14</sup>Ibid., p. 31.

<sup>16</sup>Ibid., p. 31.

par "la religion de l'habitude".<sup>17</sup> D'une part un atavisme qui exige beaucoup de la vie; d'autre part l'engrenage monotone des jours: Voilà la condition dans laquelle se trouve Adrienne Mesurat, condition qui répond à la définition que donne Green de ses romans: "Mes livres sont des livres de prisonniers qui rêvent de liberté..."<sup>18</sup>

Dans Léviathan qui est construit en dyptique, il faut nous arrêter à étudier deux conditions, sous certains aspects, très différentes.

Certains êtres, comme Mme Grosgeorge, comprennent qu'ils ont râté leur vie; prisonniers d'une existence qu'ils abhorrent, ils se sentent trop âgés pour briser leurs chaînes. Mme Grosgeorge offre plus d'une ressemblance avec Adrienne Mesurat. Nous retrouvons chez elle même "force de résistance",<sup>19</sup> même impassibilité du visage,<sup>20</sup> même indifférence à tout,<sup>21</sup> même haine d'une existence qui s'est "laissé prendre aux petites habitudes d'une vie médiocre",<sup>22</sup> même ennui qui vient empoisonner chaque heure de la journée,<sup>23</sup> même atavisme--"Un peu de sang étranger coulait dans ses

---

<sup>17</sup>Blanchet, La Littérature et le spirituel (tôme 2), p. 169.

<sup>18</sup>Green, Journal, 1946-50, p. 319.

<sup>19</sup>Green, Léviathan, p. 37.

<sup>20</sup>Ibid., p. 41.

<sup>21</sup>Ibid., p. 143.

<sup>22</sup>Ibid., p. 144.

<sup>23</sup>Ibid., p. 144.

veines"<sup>24</sup>--et comme Adrienne, sous des dehors de froideur, de gravité et de résignation,<sup>25</sup> elle n'est qu'inquiétude et cache "un coeur rebelle sous les apparences d'une vie bien réglée".<sup>26</sup>

Cependant Mme Grosgeorge a quarante-cinq ans et l'âge n'a fait qu'aggraver sa condition. Elle voudrait se rendre libre mais "il est trop tard".<sup>27</sup> Sauf pendant son enfance, elle n'a jamais été heureuse.<sup>28</sup> Argent et santé lui ont été données.<sup>29</sup> Le malheur est qu'elle a accepté pour mari un homme égoïste et ridicule.<sup>30</sup> Maintenant elle s'aperçoit avec horreur qu'elle lui ressemble chaque jour un peu plus. Dix ans plus tôt elle se fût enfuie, mais maintenant elle n'en a plus la force.<sup>31</sup> Plus rien ne peut être modifié. Elle doit finir ses jours dans cette ville où "la moindre des promenades [est] prévue".<sup>32</sup> Une sorte de fatalité ordonne sa vie. "Elle [est] le jouet de la volonté qui domine le monde, et sa liberté n'[est] qu'une moquerie".<sup>33</sup> L'ennui et le désespoir rongent cette femme incroyante à qui toutes les religions paraissent également fausses puisqu'aucune ne peut lui expliquer pourquoi on la

---

<sup>24</sup>Ibid., p. 144.

<sup>26</sup>Ibid., p. 144.

<sup>28</sup>Ibid., p. 143.

<sup>30</sup>Ibid., p. 143.

<sup>32</sup>Ibid., p. 145.

<sup>25</sup>Ibid., p. 144.

<sup>27</sup>Ibid., p. 144.

<sup>29</sup>Ibid., p. 143.

<sup>31</sup>Ibid., p. 144.

<sup>33</sup>Ibid., p. 145.

fait vivre.<sup>34</sup> "Elle s'enfonce toute vive dans sa tombe"<sup>35</sup>  
ne se sentant pas la force d'échapper à sa prison.

Julien Green prend parfois ses personnages déjà esclaves de la passion. Ainsi en est-il dans Léviathan pour M. Guéret, précepteur chez les Grosgeorge. C'est un homme jeune encore "mais avec ce je ne sais quoi de flétri et d'amer que l'on remarque chez ceux dont les soucis ont dévoré les premiers soucis de la vie".<sup>36</sup> Ses traits révèlent un être "de peu de volonté, mais épris de son bien-être et de ses habitudes et capable de quelque fermeté lorsqu'il [s'agit] de les défendre".<sup>37</sup> Il se revoit tel qu'il était autrefois, dix ou douze ans plus tôt, "le coeur lourd de désirs, ravi à lui-même par les promesses d'un monde qui se découvrirait peu à peu".<sup>38</sup> Ce monde ne lui avait apporté que déconvenues et misères,<sup>39</sup> des années d'aventures remplies de "désillusions, de dégoûts".<sup>40</sup> "Puisque le passé lui donnait de telles garanties d'infortune, quel bien espérer de l'avenir?"<sup>41</sup> Et en son malheur, il s'en prend aux puissances supérieures: "Quelle atroce ordonnance régissait le monde!... La pensée que le bonheur, son bonheur était quel-

---

<sup>34</sup>Ibid., p. 145.

<sup>36</sup>Ibid., p. 5.

<sup>38</sup>Ibid., p. 30.

<sup>40</sup>Ibid., p. 46.

<sup>35</sup>Ibid., p. 145.

<sup>37</sup>Ibid., p. 5.

<sup>39</sup>Ibid., p. 31.

<sup>41</sup>Ibid., p. 31.

que part en ce monde et qu'il n'en savait rien le mettait hors de lui... Il était comme un imbécile à qui l'on a bandé les yeux pour jouer à colin-maillard /.../ il tournait en rond /.../ ridicule et hagard, de jour en jour plus vieux et plus déçu... Etait-ce un jeu, une mauvaise plaisanterie?"<sup>42</sup> Il est venu s'établir dans une petite ville de province "où il avait cru qu'il oublierait son ennui".<sup>43</sup> Mais il s'est bientôt reconnu "tel qu'il se connaissait",<sup>44</sup> encore rempli de tristesse et de désir,<sup>44</sup> car la prison est au-dedans de lui.

Dans Le Visionnaire nous est présenté la condition d'un être épris d'idéal, affligé dans son corps et méprisé de son milieu. Manuel, jeune homme de dix-huit ans, est orphelin de père et de mère. De constitution chétive,<sup>45</sup> il vient d'être refusé pour la troisième fois par un conseil de revision et "jugé définitivement inapte".<sup>46</sup> Il n'y a rien de particulier dans son aspect, "sa laideur même était banale".<sup>47</sup> Il a honte de son "malheureux corps".<sup>48</sup> Il se montre d'une "propreté exquise";<sup>49</sup> pour cela peut-être et pour "d'autres raisons confuses", on l'appelle dans le pays,

---

<sup>42</sup>Ibid., p. 38.

<sup>43</sup>Ibid., p. 31.

<sup>44</sup>Ibid., p. 10.

<sup>45</sup>Green, Le Visionnaire, p. 12.

<sup>46</sup>Ibid., p. 14.

<sup>47</sup>Ibid., p. 14.

<sup>48</sup>Ibid., p. 107.

<sup>49</sup>Ibid., p. 15.

la demoiselle.<sup>50</sup>

Ceci, ajouté aux réflexions méchantes de sa tante Plasse sur sa laideur,<sup>51</sup> ne peut que rendre triste<sup>52</sup> celui qui a toujours si peur du ridicule.<sup>53</sup> C'est un garçon timide qui cherche "la secrète issue d'un monde où trop de réalités le [font] souffrir".<sup>54</sup> Sa délicatesse lui fait trouver bon tout ce que sa tante juge à propos de décider,<sup>55</sup> à moins qu'il ne soit plutôt heureux "d'obéir à une volonté plus forte que la sienne".<sup>56</sup> Il se montre zélé et honnête,<sup>57</sup> discret et attentif à ne gêner personne.<sup>58</sup> Une imagination des plus fortes lui fait inventer une vie fabuleuse au château de Nègreterre.<sup>59</sup>

Cela lui permet de quitter les tristes réalités de la vie. Il croit être "antipathique à la plupart des gens que la vie a placés sur [sa] route".<sup>60</sup> Il a de plus l'impression d'avoir "ignoblement failli dans presque toutes les circonstances de [sa] vie".<sup>61</sup> Cependant il n'est "jamais tombé sans lutte" et a toujours bataillé avec lui-même

---

<sup>50</sup>Ibid., p. 15.

<sup>52</sup>Ibid., p. 26.

<sup>54</sup>Ibid., p. 9.

<sup>56</sup>Ibid., p. 106.

<sup>58</sup>Ibid., p. 21.

<sup>60</sup>Ibid., p. 10.

<sup>51</sup>Ibid., p. 25.

<sup>53</sup>Ibid., p. 54.

<sup>55</sup>Ibid., p. 12.

<sup>57</sup>Ibid., p. 15.

<sup>59</sup>Ibid., p. 8.

<sup>61</sup>Ibid., p. 112



"pour rester fidèle à [sa] vérité".<sup>62</sup> Son insuffisance lui semble énorme car il ne sait rien "d'une façon précise".<sup>63</sup> C'est que son éducation a été très négligée; il s'est instruit de son mieux au hasard des lectures qu'il faisait "presque en cachette".<sup>64</sup> Il se souvient de sa "dure et studieuse enfance", de ses lectures "prises sur [ses] heures de sommeil", de ses "stations dans les églises", de "ces vains efforts vers la perfection".<sup>65</sup> Jeune homme encore chaste et vierge,<sup>66</sup> il a ce grand désir de réussir qui veut dire peut-être "ressembler au Christ, non pas le Christ des 'blattes' et des nonnes prosternées, mais le petit homme courageux et bon, dont la parole enchantait les âmes".<sup>67</sup>

Nous retrouvons donc chez Manuel un autre être malheureux, alors que d'une part l'imagination et l'idéal lui présentent une vie de bonheur, et que d'autre part les réalités de sa condition font de lui un prisonnier.

Un autre personnage de Julien Green, le héros de L'Autre sommeil a également connu une enfance des plus tristes. Entourés de parents rongés de tics et déformés par la vie,

---

<sup>62</sup>Ibid., p. 112.

<sup>64</sup>Ibid., p. 118.

<sup>66</sup>Ibid., p. 136.

<sup>63</sup>Ibid., p. 137.

<sup>65</sup>Ibid., pp. 86-87.

<sup>67</sup>Ibid., pp. 118-119.

Denis a vécu quotidiennement dans la peur,<sup>68</sup> dans l'effroi du silence,<sup>69</sup> et dans l'ennui des classes.<sup>70</sup> Les conventions familiales et sociales lui paraissent mesquines. Sa place à lui n'est pas dans cet ordre fermé d'où la vraie vie est absente.

Dans le roman Moïra, nous rencontrons un héros marqué par une certaine hérédité et une éducation puritaine. Joseph Day, à dix-huit ans, est un beau jeune homme à la chevelure de flamme, à la peau d'une blancheur laiteuse et aux yeux noirs.<sup>71</sup> Il arrive "des collines",<sup>72</sup> où il a été élevé dans une religion puritaine. Cela explique tout son comportement dans la petite ville où il vient poursuivre ses études.

La grande affaire de sa vie c'est la religion,<sup>73</sup> sa grande préoccupation est le salut.<sup>74</sup> "J'aurais voulu être un saint" dit-il, "comme les saints des premiers temps. Depuis mon enfance, cette idée m'était familière que je serais l'ami de Dieu. J'aimais Dieu."<sup>75</sup> Il n'est donc pas étonnant de le voir lire la Bible tous les jours;<sup>76</sup> c'est d'ailleurs

---

<sup>68</sup>Green, L'Autre sommeil, p. 10

<sup>69</sup>Ibid., p. 9.

<sup>71</sup>Green, Moïra, p. 7.

<sup>73</sup>Ibid., p. 95.

<sup>75</sup>Ibid., p. 186.

<sup>70</sup>Ibid., p. 35.

<sup>72</sup>Ibid., p. 10.

<sup>74</sup>Ibid., p. 113.

<sup>76</sup>Ibid., p. 18.

afin de pouvoir retourner au texte du Nouveau Testament qu'il choisira d'étudier le grec.<sup>77</sup> Les exemples, les conseils rencontrés dans ses lectures, il les prend à la lettre. Ainsi il lui apparaît comme un devoir: "reprendre les méchants, au besoin les frapper pour leur bien".<sup>78</sup> C'est pourquoi il ne se gêne pas pour fouetter avec sa ceinture un MacAllister qui se trémousse sur le lit d'une façon si parlante".<sup>79</sup> Le voici devant sa logeuse, Mrs. Dare, dont le fard le scandalise. "Chez lui, un garçon honnête ne parlait pas à une femme fardée et celle-ci [est] peinte comme une Jézabel."<sup>80</sup> Il rêve donc de la convertir.<sup>81</sup> Pour lui peu d'âmes sont sauvées<sup>82</sup> et il condamne les uns après les autres ses camarades de classe: tel ce MacFadden, catholique, qui appartient au royaume de "Babylone l'impudique".<sup>83</sup>

L'impureté, c'est là qu'est le mal. Tout ce qui réfère au corps est impur. L'acte sexuel est impur.<sup>84</sup> Il hait donc l'acte sexuel. Son corps l'épouvante; il voit en lui un ennemi.<sup>85</sup> Il est triste à la pensée d'avoir des traits sensuels.<sup>86</sup> Les termes crus le gênent, à tel point que même seul, ayant envie de rendre, il ne veut penser qu'à

---

<sup>77</sup>Ibid., p. 19.

<sup>79</sup>Ibid., p. 101.

<sup>81</sup>Ibid., p. 12.

<sup>83</sup>Ibid., p. 161.

<sup>85</sup>Ibid., p. 167

<sup>78</sup>Ibid., p. 30.

<sup>80</sup>Ibid., p. 9.

<sup>82</sup>Ibid., p. 112.

<sup>84</sup>Ibid., p. 56.

<sup>86</sup>Ibid., p. 55.

"l'endroit"<sup>87</sup> où il doit aller. La pudeur lui fait éteindre la lumière avant de se déshabiller.<sup>88</sup> Il ne peut admettre que les statues des dieux grecs exposées à l'Université soient belles parce qu'elles sont nues.<sup>89</sup>

Outre l'éducation que Joseph a reçue, certaines autres causes pourraient expliquer son intransigeance puritaine. Il n'a jamais été amoureux.<sup>90</sup> Il ne sait pas ce que c'est que d'avoir des passions.<sup>91</sup> Mais c'est un impulsif. Certains propos lui échappent "comme sous la poussée d'une force intérieure".<sup>92</sup> Comme son père,<sup>93</sup> [question d'hérédité?], il ressent des vertiges de colère qui souvent l'aveuglent.<sup>94</sup> Il ne voit alors que du brouillard.<sup>95</sup>

Par contre, il y a chez lui un étrange besoin d'aimer tous les êtres, besoin qui se confond avec l'instinct religieux.<sup>96</sup> Il a le souci de n'offenser personne.<sup>97</sup>

Joseph Day représente donc la condition de celui qui, épris d'un très haut idéal spirituel, refuse d'accepter la

---

<sup>87</sup>Ibid., p. 47.

<sup>89</sup>Ibid., p. 51.

<sup>91</sup>Ibid., p. 55.

<sup>93</sup>Ibid., p. 145.

<sup>95</sup>Ibid., p. 22.

<sup>97</sup>Ibid., p. 15.

<sup>88</sup>Ibid., p. 18.

<sup>90</sup>Ibid., p. 56.

<sup>92</sup>Ibid., p. 20.

<sup>94</sup>Ibid., p. 33.

<sup>96</sup>Ibid., p. 33.

réalité de son corps de chair. Cette réalité, ce corps qui lui répugne devient ainsi sa prison.

Le Malfaiteur, roman qui avait été entrepris bien avant Moïra, nous présente deux cas qui ne s'intègrent pas dans l'évolution des personnages notables à travers l'oeuvre romanesque de Green, mais qui n'en demeurent pas moins intéressants. Jean est un vieux garçon qui, à cause de l'irrégularité de ses tendances amoureuses, doit vivre dans l'ennui, la tristesse et la solitude morale. Hedwige par contre, jeune provinciale candide, connaît une vie heureuse dans sa famille adoptive qui la gâte et cède à tous ses caprices.

Le dernier roman de Julien Green nous présente le cas de celui qui, à l'exemple de Guéret, est déjà plongé dans le mal, mais qui, tout en n'étant pas moins religieux que Joseph Day, tente en quelque sorte de concilier le spirituel et le charnel.

A treize ans, Wilfred, le héros du roman, "rêvait d'être prêtre".<sup>98</sup> Maintenant âgé de vingt-quatre ans, il se sent vieux.<sup>99</sup> Il ne manque pas d'éléments de séduction: le teint, les joues roses, les cheveux d'un noir d'encre, les yeux gris<sup>100</sup> dans lesquels il y a "ce que l'on voit dans

---

<sup>98</sup>Green, Chaque homme dans sa nuit, p. 59

<sup>99</sup>Ibid., 17.

<sup>100</sup>Ibid., pp. 58-59.

les yeux des bêtes sauvages. Quelque chose de fou".<sup>101</sup> Sans s'en rendre compte, il attire les autres, surtout les hommes.<sup>102</sup> C'est qu'à leurs yeux, en plus d'un certain charme, il a su garder sa foi et dominer ses passions.<sup>103</sup>

Cependant on s'égare sur son compte. Il se reconnaît "médiocre et hypocrite".<sup>104</sup> Il est "l'impureté même".<sup>105</sup> Il y a eu beaucoup de filles dans sa vie mais il espère que cela ne se voit pas encore: "Je suis jeune, tout peut s'arranger".<sup>106</sup> Il connaît après la faute le dégoût de la chair et de la religion.<sup>107</sup> Il est plongé dans le péché "comme dans une boue suffocante".<sup>108</sup> Il considère que le réprouvé, qui ne cache pas ses sentiments, vaut mieux que lui.<sup>109</sup> Pourquoi ce jeu chez lui? C'est que, catholique, il veut protéger la réputation de ceux qui appartiennent à son Eglise; il ne veut pas que les catholiques passent comme "coureurs".<sup>110</sup> S'il court lui-même, lorsqu'il va "faire le mal en ville", il laisse son chapelet chez lui, dans un tiroir, afin que le petit crucifix ne vît rien".<sup>111</sup> C'est donc qu'il a encore la foi. Et la vue de son oncle mourant, qui lui avoue avoir

---

<sup>101</sup>Ibid., p. 25.

<sup>102</sup>Ibid., pp. 68-69.

<sup>103</sup>Ibid., p. 23.

<sup>104</sup>Ibid., p. 24.

<sup>105</sup>Ibid., p. 23.

<sup>106</sup>Ibid., p. 38.

<sup>107</sup>Ibid., p. 125.

<sup>108</sup>Ibid., p. 57.

<sup>109</sup>Ibid., p. 58.

<sup>110</sup>Ibid., p. 25.

<sup>111</sup>Ibid., p. 59.

perdu toute croyance par une vie de débauche, l'effraie et le fait réfléchir sur sa propre condition. S'il a honte de se sentir peureux,<sup>112</sup> il n'en récite pas moins ses prières "avec une ferveur exceptionnelle et comme aiguillonné par la mort qui s'installe dans la grande maison".<sup>113</sup>

Mais cette ferveur est très intermittente car d'autres soucis occupent son coeur. Les "histoires de femmes" lui mettent "la tête en feu".<sup>114</sup> Son coeur contient tant d'amour qu'il y en a "pour une vie entière".<sup>115</sup> Il aime de toutes ses forces quelqu'un qu'il ne connaît pas. Il y a en lui un attrait vers le visible: vers tous les humains alors qu'il ressent un bonheur étrange à leur pardonner,<sup>116</sup> et vers la nature dont le silence lui fait éprouver "une joie animale et un sentiment de sécurité délicieuse".<sup>117</sup>

Il y a donc chez Wilfred, comme chez tant d'autres personnages greeniens, le conflit des deux ordres: l'âme préoccupée du salut qui appelle vers le bien; le corps, fasciné par le sensuel et le charnel, qui attire vers le mal. Il y a ceci de particulier chez Wilfred qu'il ne veut renoncer à nulle de ces deux postulats apparemment exclusives. Ainsi son âme et son corps deviennent-ils comme prisonniers l'un de l'autre.

---

<sup>112</sup>Ibid., p. 40.

<sup>114</sup>Ibid., p. 19.

<sup>116</sup>Ibid., p. 26.

<sup>113</sup>Ibid., p. 39.

<sup>115</sup>Ibid., p. 92.

<sup>117</sup>Ibid., pp. 91-92.

Ce qui est commun à tous les héros greeniens, c'est qu'ayant jeté un regard sur leur existence ou celle des autres, ils y ont rencontré certaines réalités qui sont pour eux soit inacceptables soit irréconciliables. Que ce soit par hérédité ou par formation, par le milieu ou par le destin, les personnages se trouvent en général dans une situation intenable, dans une prison qui forme le tragique de leur condition.

A travers l'oeuvre romanesque de Julien Green, la condition de l'être tenté nous apparaît dans son ensemble comme étant pitoyable et tragique. C'est que le protagoniste ne connaît qu'inquiétude et angoisse, tourmenté qu'il est par certaines dispositions, certaines exigences de la vie, qui entrent en conflit avec de dures réalités.

Ces exigences qui ne s'expriment parfois que par une soif de liberté, une révolte contre une vie embourgeoisée, un désir de rejoindre l'humanité, [surtout dans les premiers romans, dans les cas d'Adrienne Mesurat et de Mme Grosgeorge ], viennent s'opposer à une vie monotone, faite d'habitudes, de solitude et d'ennui.

Appel à la vie, recherche du bonheur, qui se manifestent [dès Léviathan ] par la sensualité et la fascination de la beauté, mais que retiennent, soit la timidité, la crainte et l'effroi [comme chez Denis dans l'Autre



sommeil et Jean dans Le Malfaiteur ], soit une constitution débile [c'est le cas du visionnaire ], soit encore un idéal de perfection [dans le cas de Manuel et de Joseph Day ].

Certains ont tenté de répondre à ces exigences en se lançant dans la débauche, mais ils n'ont fait que s'exposer à un autre conflit: le goût du plaisir, inassouvissable, s'oppose maintenant chez eux soit à la désillusion [comme chez M. Guéret ], soit à une foi exigeante qu'il faut à tout prix conserver [comme chez Wilfred Ingram ].

Si la condition de l'être tenté est pitoyable et tragique, c'est encore et surtout parce que le protagoniste ne semble pas être responsable du conflit dont il est la victime.

L'hérédité joue un rôle important dans ces conflits alors qu'elle apporte aux personnages une constitution exigeante [comme à un certain point sans doute chez Adrienne Mesurat ], un tempérament passionné [comme chez Joseph et Wilfred ], ou encore un "sang étranger" [comme chez Mme Grosgeorge ].

Parfois le sort ou une volonté supérieure injuste semblent avoir pris plaisir à affliger le héros greenien. Ainsi en est-il surtout dans les débuts de l'oeuvre lorsque l'âge [pour Mme Grosgeorge ], les désirs inassouvissables [pour M. Guéret ], les amours inavouables [pour Denis et

Jean\_7, la menace de mort [ pour Manuel\_7 interdisent toute solution.

Le milieu connaît encore sa part de responsabilité dans la condition malheureuse de l'être tenté. C'est la famille [ surtout dans les premiers romans chez Adrienne, Manuel, Denis et Jean\_7 qui a privé l'enfant de la compréhension, de la joie et de l'amour auxquels il avait droit. C'est le mari ou la femme qui n'ont pas su apporter dans le mariage toute la compréhension, tout l'amour qu'il fallait [ chez Mme Grosgeorge et Guéret\_7 pour assurer le bonheur de leur conjoint. C'est la famille et tout le milieu dans lequel évolue le personnage qui crée en lui une image telle de la religion qu'il lui devient impossible [ comme dans les cas de Manuel, Joseph et Wilfred\_7 de concilier son idéal de perfection avec les réalités charnelles.

## CHAPITRE III

### LE PRINCIPE DE LA TENTATION

Afin de comprendre le destin et la signification que réserve l'auteur à la tentation amoureuse, il faut nous arrêter à étudier les causes, les origines d'une telle tentation dans les différents cas les plus révélateurs de l'oeuvre romanesque de Julien Green.

Chez Adrienne Mesurat, le début de la tentation amoureuse semble très bien marqué dans le passage suivant:

"Elle était sur une route aux environs de la ville, en robe de percale bleue, les bras chargés de fleurs des champs. L'air était immobile. Dans le ciel une alouette poussait un cri strident qui semblait la voix même de la chaleur et du soleil. L'ombre se réduisait à une raie noire au pied des arbres. Adrienne sentait des gouttes tièdes couler lentement sur ses bras et ses tempes. Tout à coup, elle aperçut une voiture qui venait de la ville et s'avancait dans sa direction. / ... / . Et, sans qu'elle sût pourquoi, le spectacle de cette voiture qui se dirigeait vers elle lui parut intéressant, et elle s'arrêta dans l'herbe, un peu en arrière de la route, pour bien voir. Bientôt elle distingua la personne qui se trouvait dans la voiture et reconnut le docteur Maurecourt qui s'était établi à La Tour-l'Evêque depuis quelques mois. / ... / . La voiture passa tout près d'Adrienne. Peut-être le docteur eut-il conscience du regard aigu que lui lançait la jeune fille. En tout cas, il releva les yeux du livre qu'il était en train de lire et tourna la tête vers l'endroit où se tenait Adrienne. / ... / . Dans ce visage un peu blafard, Adrienne remarqua les yeux sombres, qui s'arrêtèrent sur elle avec une expression de curiosité. Il eut l'air d'hésiter, puis toucha son chapeau d'un geste furtif. Cela dura l'espace d'une seconde et déjà la voiture était passée."<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Green, Adrienne Mesurat, p. 34.

Rencontre très courte, où peut difficilement se formuler le principe de la tentation. Et pourtant tout est dit. Assurément Adrienne ne sait pas encore qu'elle est amoureuse du docteur Maurecourt. Mais depuis cette rencontre elle entretient des pensées "qu'elle n'eût avouées à personne"<sup>2</sup> et dont elle-même éprouve une sorte de gêne. Le terme de sentiments "lui eût semblé bizarre,"<sup>3</sup> mais son souvenir lui présente des images "dont la force [est] si grande, qu'elles [l'empêchent] de penser à autre chose".<sup>4</sup> Voilà donc Adrienne amoureuse. Mais comment cela s'est-il passé? Il est à peine concevable qu'elle se sente tout à coup attirée par l'aspect physique d'un petit homme de quarante-cinq ans, au teint mauvais,<sup>5</sup> maigre et efflanqué,<sup>6</sup> qu'elle avait d'ailleurs déjà rencontré. Il est également fort peu probable qu'elle devine chez lui dans une rencontre aussi courte les qualités de bonté,<sup>7</sup> de douceur et de générosité que l'on reconnaît au Docteur, car au regard aigu qu'il a pu remarquer chez Adrienne il ne répond que par une expression de curiosité et un geste furtif. D'ailleurs elle s'intéresse à la voiture avant d'en connaître l'occupant. Cette voiture sur la route, ne représente-t-elle pas la liberté? L'occupant, quel qu'il soit, n'est-il pas celui

---

<sup>2</sup>Ibid., p. 34.

<sup>4</sup>Ibid., p. 34

<sup>6</sup>Ibid., p. 361.

<sup>3</sup>Ibid., p. 34.

<sup>5</sup>Ibid., p. 36.

<sup>7</sup>Ibid., p. 366.

qui peut la délivrer de la solitude, de l'ennui, de cette existence étouffante qu'elle subit à la Villa des Charmes? Dans cette grande chaleur immobile et silencieuse, Adrienne n'est-elle pas d'avance amoureuse de n'importe quel être, sensible à n'importe quel bruit qui pourrait venir rompre la monotonie de sa vie, de sa prison? Pour cette jeune fille qui a tant soif d'affection et de compréhension, la tentation est tout intérieure et n'a besoin que du support extérieur le plus fragile. C'est donc ici une sollicitation qui perd de son caractère érotique pour n'être qu'un désir d'évasion.

Dans Léviathan, pour M. Guéret, il n'est pas question de la naissance de la passion. Green prend son personnage déjà esclave du sentiment qui le hante. Des années d'aventures, de désillusions, de dégoûts<sup>8</sup> ont eu beau ne laisser en lui que tristesse et monotonie, il n'en cherche pas moins encore à être heureux. Malgré tout son désespoir, il attend qu'un généreux destin lui prodigue la joie.<sup>9</sup> "La pensée que le bonheur, son bonheur, était quelque part en ce monde et qu'il n'en savait rien le mettait hors de lui. Lorsqu'il courait après les filles c'était cela qu'il poursuivait".<sup>10</sup> Il porte partout les mêmes désirs.<sup>11</sup> Une faim

---

<sup>8</sup>Green, Léviathan, p. 46.

<sup>9</sup>Ibid., p. 31.

<sup>10</sup>Ibid., p. 38.

<sup>11</sup>Ibid., p. 32.

perpétuelle le dévore.<sup>12</sup> Avec Angèle, ou avec d'autres, peu importe, il lui faut assouvir cette faim.<sup>13</sup> "La beauté a naturellement un air de triomphe. Elle est grave et royale dans chacun de ses gestes; à son approche il y a dans le coeur de l'homme quelque chose qui se tait!"<sup>14</sup> Et Angèle est belle. "Ce visage parfait, ce corps qui se déplaçait noblement anéantissait l'univers autour d'eux. Il la regardait avec voracité."<sup>15</sup> C'est son corps qu'il veut. Il voudrait lui prendre les bras, la serrer contre lui;<sup>16</sup> "ses bras ronds et fermes, ses bras trop blancs qui lui permettaient, qui lui ordonnaient d'imaginer son corps".<sup>17</sup> Quelle place est réservée à l'amour dans une telle passion? Il ne peut se rappeler les traits d'Angèle. Il se demande s'il l'aime si fort après tout et juge ainsi de la profondeur de son désir.<sup>18</sup> Le principe de la tentation amoureuse se trouve donc dans le désir charnel que connaît Guéret, désir toujours renaissant, qui le lance sur toutes les routes de sa prison à la recherche de l'assouvissement dans lequel il espère trouver son bonheur.

Pour Mme Grosgeorge, la première fois qu'elle voit

---

<sup>12</sup>Ibid., p. 95.

<sup>14</sup>Ibid., p. 47.

<sup>16</sup>Ibid., p. 14.

<sup>18</sup>Ibid., p. 32.

<sup>13</sup>Ibid., p. 31.

<sup>15</sup>Ibid., p. 47.

<sup>17</sup>Ibid., p. 47.

le précepteur de son fils, elle a "une impression curieuse".<sup>19</sup> Elle n'aime pas Guéret; "ses manières timides, son obséquiosité maladroite"<sup>20</sup> lui déplaisent. Cependant elle devine qu'ils ont tous deux en commun bien des rancunes et des illusions".<sup>21</sup> Elle se trouve devant un homme à qui, non plus qu'à elle, la résignation joyeuse "à accepter le médiocre"<sup>22</sup> n'avait point été donnée. Elle voit cela clairement et elle en souffre non pour lui, mais pour elle, car il représente à ses yeux "le spectacle de sa propre misère".<sup>23</sup> Elle ne le méprise pas puisqu'il lui ressemble tant mais il lui en coûte de le voir; il lui en coûterait beaucoup plus de se passer de sa présence. Ce qui l'intéresse chez lui c'est qu'il "est moins patient qu'elle. Un jour, par irréflection, dans une crise de fureur, [ce qu'elle ne pourrait faire], il commettrait une sottise plus forte que les autres, il dérangerait l'ordre des choses".<sup>24</sup> Voilà ce qui attire Mme Grosgeorge chez Guéret. Manquant d'énergie et de volonté pour se libérer, "pour rompre l'ordonnance des neiges immobiles",<sup>25</sup> elle s'attache à un être, comme à un autre moi, qui pourra peut-être lui faire goûter, par procuration, au bonheur de la libération.

---

<sup>19</sup>Ibid., p. 146.

<sup>21</sup>Ibid., p. 146.

<sup>23</sup>Ibid., p. 147.

<sup>25</sup>Ibid., p. 146.

<sup>20</sup>Ibid., p. 146.

<sup>22</sup>Ibid., p. 147.

<sup>24</sup>Ibid., p. 147.

Manuel, dans Le Visionnaire, ne connaissait "l'impureté que de nom avant d'avoir jeté les yeux sur Marie-Thérèse".<sup>26</sup> Et maintenant, lui avoue-t-il, "Toute la journée je pense...à toi. La nuit aussi. Tu es très belle, comprends-tu?"<sup>27</sup> Marie-Thérèse n'est pas laide. Elle a les cheveux noirs, "une peau d'une finesse exquise", "une main admirable".<sup>28</sup> Pour Manuel, "il y avait des filles plus jolies qu'elle, il n'y en avait pas dont la beauté eût ce caractère indécent, [ ... ] car sa mère l'habillait d'une façon provocante [ ... ]. Elle faisait de sa fille un objet de scandale et de tentation."<sup>29</sup> Personne, il est vrai, en dehors de Manuel, ne semble se rendre compte des charmes de Marie-Thérèse.<sup>30</sup> Sans doute est-ce parce qu'il est chétif et malade que lui paraissent si séduisants les "couleurs paysannes" et le "trop plein de santé"<sup>31</sup> de cette cousine de quatorze ans. Elle représente pour lui comme la richesse de la vie. La tentation amoureuse se présente donc chez Manuel comme le désir de l'instinct devant une certaine beauté physique, mais également comme recherche de compensation devant les misères d'une réalité inacceptable. Ce n'est certes pas l'étourderie,<sup>32</sup> la naïveté<sup>33</sup> et l'ignorance<sup>34</sup> de

<sup>26</sup>Green, Le Visionnaire, p. 86.

<sup>27</sup>Ibid., p. 55.

<sup>29</sup>Ibid., p. 83.

<sup>31</sup>Ibid., p. 84.

<sup>33</sup>Ibid., p. 60.

<sup>28</sup>Ibid., p. 27.

<sup>30</sup>Ibid., p. 83.

<sup>32</sup>Ibid., p. 9.

<sup>34</sup>Ibid., p. 27.



Marie-Thérèse qui ajoutent à l'attrait que Manuel ressent envers elle. Cependant nous pouvons croire qu'inconsciemment peut-être, il doit aimer dans cette jeune fille encore enfant l'innocence<sup>35</sup> et le bonheur<sup>36</sup> qu'il devine chez elle.

Dans Minuit, c'est tout d'abord dans le noir qu'Elisabeth, à genoux, écoute une respiration égale.<sup>37</sup> "Ce son paisible et mesuré, elle en augurait du bien, et la tentation bizarre lui vint d'avancer le bras pour toucher le dormeur invisible."<sup>38</sup> Elle incline la tête "de manière à recevoir sur la joue la caresse de ce souffle".<sup>39</sup> Enfin à la clarté d'une allumette, elle voit ce garçon de dix-sept ans. "Jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi beau que ce dormeur."<sup>40</sup> C'est alors "joie inquiète", "exquise douleur", "éblouissement" devant ce grand corps "puissant et doux", "cette chair hâlée",<sup>41</sup> ces veines gonflées, "ces longues mèches d'or", "la grande bouche rouge entr'ouverte".<sup>42</sup> Ce jeune Serge est l'incarnation pour l'instinct sexuel de son objet le plus attirant. Il a tant su éblouir le coeur d'Elisabeth par le secours des sens que le bonheur de cette

---

<sup>35</sup>Ibid., p. 28.

<sup>36</sup>Ibid., p. 28.

<sup>37</sup>Julien Green, Minuit (Paris, Plon, 1936), (Livre de Poche, 1965), p. 329.

<sup>38</sup>Ibid., p. 329.

<sup>39</sup>Ibid., p. 330.

<sup>40</sup>Ibid., p. 331.

<sup>41</sup>Ibid., p. 331.

<sup>42</sup>Ibid., p. 332.

dernière semble s'évanouir avec la lueur de la petite flamme qui s'éteint.<sup>43</sup>

Dans L'Autre sommeil, c'est sans s'en rendre compte que Denis connaît l'attrait que lui inspire Claude. Alors que les parents du jeune héros lui ont donné une vie ennuyeuse en le protégeant, Claude en l'élevant au dessus du pont d'Iéna lui a fait goûter à ses premiers vertiges, à ses premières ivresses.<sup>44</sup> Tandis que ses parents n'ont pas su lui montrer de l'affection, jamais Claude ne lui a adressé "un mauvais regard", jamais il ne lui a parlé durement.<sup>45</sup> Les personnes que Denis connaît sont toutes soumises aux conventions familiales et sociales, sauf Claude. "Retranché du commun des hommes", il revêt aux yeux naïfs de Denis "l'aspect séduisant d'un banni".<sup>46</sup> En classe il donne "le spectacle de la paresse triomphante".<sup>47</sup> Il présente "une tête rebelle" qui ne s'incline pas.<sup>48</sup> C'est "un grand garçon, robuste, toujours un peu échevelé".<sup>49</sup> Elevé à la campagne, il conserve les habitudes "d'une vie rustique".<sup>50</sup>

---

<sup>43</sup>Ibid., p. 332.

<sup>44</sup>Green, L'Autre sommeil, pp. 2-3.

<sup>45</sup>Ibid., p. 11.

<sup>46</sup>Ibid., p. 12.

<sup>47</sup>Ibid., p. 13.

<sup>48</sup>Ibid., p. 13.

<sup>49</sup>Ibid., p. 16.

<sup>50</sup>Ibid., p. 16.

Il n'a "de coquetterie que celle du désordre".<sup>51</sup> Tout résiste chez lui "à l'éducation qu'on voulait lui donner".<sup>52</sup> Il donne à Denis l'impression de pouvoir vaincre toute résistance.<sup>53</sup> "La force même se montrait dans la plénitude de son sommeil. Rien ne troublait cette respiration heureuse".<sup>54</sup> Dans la chambre d'une maison de campagne, Denis un jour voit Claude couché. "Un drap s'enroulait autour d'une de ses jambes, froissé et plissé comme ces étoffes que les sculpteurs grecs trempaient dans l'eau avant de les appliquer sur les membres de leurs modèles. L'autre jambe, longue et pleine, luisait dans la pénombre avec un reflet qui en dessinait les muscles".<sup>55</sup> Denis connaît alors "un sentiment difficile à décrire".<sup>56</sup> "Son impatience et son ennui se muèrent tout à coup en autre chose où le plaisir avait sa part."<sup>57</sup> La pièce ne lui apparaît plus comme une prison. Il connaît l'amour pour Claude qui représente tout ce qu'il voudrait être et tout ce dont il a été privé.

Pour Joseph, le héros du roman Moïra, tout semble "avoir commencé depuis qu'il était ici"<sup>58</sup> à l'Université. Si dans Minuit nous pouvions marquer chez Elisabeth le

<sup>51</sup>Ibid., p. 16.

<sup>53</sup>Ibid., p. 40.

<sup>55</sup>Ibid., p. 40.

<sup>57</sup>Ibid., p. 40.

<sup>52</sup>Ibid., p. 18.

<sup>54</sup>Ibid., p. 40.

<sup>56</sup>Ibid., p. 40.

<sup>58</sup>Green, Moïra, p.162.

principe de la tentation à un moment et devant un être bien précis, dans Moïra, au risque de toucher au destin de la tentation, nous devons en chercher le principe dans plusieurs temps et domaines différents.

Il y a tous les étudiants que Joseph côtoie chaque jour à sa pension où à l'Université. Il s'efforce d'imiter leur "nonchalance particulière".<sup>59</sup> Leurs conversations le troublent.<sup>60</sup> Certaines paroles suggestives de MacAllister le font rougir violemment; il lui semble que tout son sang lui reflue dans le crâne, bat à ses tempes, et sa gorge se gonfle. Ces paroles se logent "dans sa mémoire pour n'en jamais sortir, formant une suite d'images d'une précision impitoyable".<sup>61</sup> Il se sent "brusquement habité par le démon".<sup>62</sup>

Le seul nom de "Bruce Praileau" jette "le trouble dans son cerveau".<sup>63</sup> Dans le visage de ce Praileau "les sourcils formaient deux longs traits noirs qu'on eût cru dessinés au charbon, et, sur sa tête, un grand reflet courbe suivait le mouvement d'une chevelure épaisse et luisante".<sup>64</sup> "La blancheur de sa chemise faisait ressortir l'éclat d'un teint chaud qui hésitait entre l'incarnat et le brun".<sup>65</sup>

---

<sup>59</sup>Ibid., p. 20.

<sup>61</sup>Ibid., p. 59.

<sup>63</sup>Ibid., p. 29.

<sup>65</sup>Ibid., p. 31.

<sup>60</sup>Ibid., p. 56.

<sup>62</sup>Ibid., p. 59.

<sup>64</sup>Ibid., p. 17.

Et lorsqu'il enlève cette chemise son torse nu apparaît "tout luisant de sueur".<sup>66</sup> Instinctivement Joseph détourne les yeux. Dans ce mouvement il faut voir autre chose que la pudeur. Plus tard, lorsqu'il entend le son d'un corps [celui de Praileau] qui plonge dans l'eau, "puis la sourde cadence de la nage", quelque chose le force d'écouter "ce bruit doux" et il doit "faire un effort pour se remettre en marche".<sup>67</sup> La beauté du corps de Praileau ne laisse pas Joseph indifférent. Il aime celui qu'il appelle son ennemi.

Joseph dit encore à David qu'il déteste Moïra<sup>68</sup> et pourtant avant qu'il puisse la rencontrer, elle occupe déjà ses pensées. "Ce porte-cigarette était à elle [ ... ]. Et dans ce lit où il dormait elle avait dormi."<sup>69</sup> Il passe "doucement le bout des doigts sur l'oreiller et sur le drap par un geste à la fois timide et caressant...".<sup>70</sup> Lorsqu'il rencontre Moïra, elle ne ressemble pas du tout à la femme qu'il avait imaginée, et lui paraît "à la fois plus attirante et moins belle".<sup>71</sup> "Elle est vêtue de rouge comme la prostituée de l'Apocalypse."<sup>72</sup> Dans la chambre de Moïra, Joseph remarque "des bas couleur chair", "une chemise de nuit rose pêche".<sup>73</sup> "Il flottait entre ces murs une odeur affreusement

<sup>66</sup>Ibid., p. 34.

<sup>68</sup>Ibid., p. 187.

<sup>70</sup>Ibid., p. 135.

<sup>72</sup>Ibid., p. 158.

<sup>67</sup>Ibid., p. 36.

<sup>69</sup>Ibid., p. 124.

<sup>71</sup>Ibid., p. 154.

<sup>73</sup>Ibid., p. 155.

douce et grisante qu'il s'efforça de ne pas respirer".<sup>74</sup>  
C'est donc un élément sensuel qui pousse Joseph vers Moïra.

Même sensation de plaisir dans l'odeur des chèvrefeuilles,<sup>75</sup> même sentiment que la "chose" n'est pas tout à fait permise.<sup>76</sup> Joseph saisit dans son poing une fleur de magnolia, la porte à son visage "avec une espèce de voracité, écrasant sur ses lèvres et sur ses yeux cette masse blanche et dure"<sup>77</sup> dont l'odeur le grise, et il la respire, la boit, "l'enfermant dans ses deux mains comme pour ne rien perdre de cette fraîcheur et de ce parfum".<sup>78</sup> Cette fleur à laquelle il arrache la vie en la meurtrissant, lui donne "un immense désir de bonheur"<sup>79</sup> qu'il ne s'explique pas.

En lui-même enfin, se trouve le principe de la tentation amoureuse. Il éprouve "une sorte d'élan vers la vie et vers tous les êtres, un amour confus"<sup>80</sup> pour tout ce qui existe autour de lui. S'il est triste à la pensée d'être "un homme charnel"<sup>81</sup> aux "traits sensuels",<sup>82</sup> un incompréhensible bonheur s'empare parfois de lui. Il lui semble

---

<sup>74</sup>Ibid., p. 155.

<sup>76</sup>Ibid., p. 65.

<sup>78</sup>Ibid., p. 67.

<sup>80</sup>Ibid., p. 71.

<sup>82</sup>Ibid., p. 55.

<sup>75</sup>Ibid., p. 43.

<sup>77</sup>Ibid., p. 67.

<sup>79</sup>Ibid., p. 67.

<sup>81</sup>Ibid., p. 75.

"qu'une force inconnue [circule] dans tout son corps".<sup>83</sup>

Lentement il prend conscience de son être de chair. Il ne peut "se garder de voir la blancheur de ses membres".<sup>84</sup>

Il porte les doigts à son épaule, puis à son bras, "tâtant sa chair et surpris lui-même"<sup>85</sup> de ce qu'il fait. Il ne

peut s'empêcher de penser à la fornication.<sup>86</sup> Il connaît la faim.<sup>87</sup> "Il me semble que je suis plongé dans le péché

jusqu'aux yeux" avoue-t-il à son ami. "Je brûle, David.

Si je ne tombe pas avec une femme, c'est que Dieu m'en

préserve[...]

mais je désire horriblement ce péché que je

ne commets pas. Tu ne sais pas ce que c'est que cette faim

du corps. J'ai quelquefois l'impression d'être séparé d'avec

ma chair, et c'est comme s'il y avait en moi deux personnes

dont l'une souffrirait, et l'autre regarderait souffrir".<sup>88</sup>

"Les anges n'ont pas de désir"<sup>89</sup> avait remarqué un étudiant, se référant à Joseph. Mais cet ange a un corps

dont les sens répondent à l'appel de la beauté sous toutes

ses formes, et si jusqu'alors le jeune homme des collines

"n'avait jamais bien su ce qu'on entendait par un coeur lourd;

à présent, il savait: dans sa poitrine, un poids gênait son souffle".<sup>90</sup>

---

<sup>83</sup>Ibid., p. 134.

<sup>85</sup>Ibid., p. 134.

<sup>87</sup>Ibid., p. 183.

<sup>89</sup>Ibid., p. 117.

<sup>84</sup>Ibid., p. 135.

<sup>86</sup>Ibid., p. 166.

<sup>88</sup>Ibid., p. 187.

<sup>90</sup>Ibid., p. 49.

Dans Le Malfaiteur, celui qui a déjà attiré le malheureux Jean et qui bouleversera Hedwige se nomme Gaston Dolange. C'est un jeune homme timide qui, sans être beau, présente "cet aspect de santé robuste qu'on voit au peuple". "Sous d'épais sourcils, ses yeux clairs [jettent] un regard sournois de côté et d'autre et sa bouche lippue [s'entr'ouvre] parfois, non pour parler, car il ne [sait] jamais que dire, mais pour laisser voir des dents carrées d'une blancheur parfaite."<sup>91</sup> "Cheveux bouclés, [ ] front bas, [ ] cou puissant, [ ] teint vif, [ ] épaules larges, [ ]"<sup>92</sup> il émane de toute sa personne "un charme en quelque sorte animal".<sup>93</sup>

C'est Ulrique qui présente Hedwige à M. Dolange, voulant voir ce qui se passerait, "car elle est la proie de l'ennui, et le ressort de presque toutes ses mauvaises actions est l'impossibilité où elle se trouve de jamais être heureuse".<sup>94</sup> Méchanceté de sa part, malédiction qui pèse sur la vie d'Hedwige, car le coeur de Gaston Dolange "est inaccessible à la tendresse humaine".<sup>95</sup> Il a "comme une maladie".<sup>96</sup> Il "reçoit de l'argent [ ] avec des hommes...".<sup>97</sup>

---

<sup>91</sup>Julien Green, Le Malfaiteur (Paris, Plon, 1955), Edition Plon, 1956, p. 51.

<sup>92</sup>Ibid., p. 52.

<sup>93</sup>Ibid., p. 52.

<sup>94</sup>Ibid., p. 239.

<sup>95</sup>Ibid., p. 239.

<sup>96</sup>Ibid., p. 256.

<sup>97</sup>Ibid., p. 255.



Lorsqu'il lui est présenté, Hedwige demeure devant lui pour quelques minutes "sans pouvoir lui dire un mot".<sup>98</sup> Elle le quitte bientôt pour revenir toute essoufflée vers sa cousine. Elle prétend ne plus vouloir voir ce garçon qu'elle dit être "très ennuyeux et très laid".<sup>99</sup> "Ces derniers mots furent prononcés d'une voix qui annonçait des larmes".<sup>100</sup> C'est qu'il "l'a rendue folle et elle a peur"<sup>101</sup> comme le pense Ulrique. Lorsque cette dernière lui dit qu'il s'appelle Gaston, "une gratitude immense se [lit] dans le regard d'Hedwige".<sup>102</sup> Elle a beau dire qu'il ressemble à un ogre, qu'elle ne veut plus le voir, lorsque Dolange ne reparait plus, elle se met "à éprouver toutes les langueurs de l'amour".<sup>103</sup> Elle a été séduite par le charme de Gaston.

Si Wilfred dans Chaque homme dans sa nuit a connu la débauche, il ne sait pas encore ce qu'est la tentation amoureuse. Puis, un soir, un peu comme Joseph Day, "Il [aspire] l'air vif et pur avec une joie animale qui lui [donne] envie de crier comme un enfant".<sup>104</sup> "Un senti-

---

<sup>98</sup>Ibid., p. 60.

<sup>99</sup>Ibid., p. 53.

<sup>100</sup>Ibid., p. 53.

<sup>101</sup>Ibid., p. 53.

<sup>102</sup>Ibid., p. 54.

<sup>103</sup>Ibid., p. 54.

<sup>104</sup>Green, Chaque homme dans sa nuit, p. 91.

ment de sécurité délicieuse l'envahit tout d'un coup."<sup>105</sup>  
 "Brusquement il lui sembla qu'il était amoureux. De qui, il n'aurait su le dire. Son coeur contenait tant d'amour qu'il y en avait pensa-t-il pour une vie entière, mais il aimait de toutes ses forces quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Les yeux clos, il murmura avec une ferveur extraordinaire: 'Je t'aime'. [ ...cette phrase ] il ne l'avait jamais dite à personne de cette façon-là et il n'avait personne à qui la dire mais il la [ ... ] redisait avec une joie singulière...".<sup>106</sup> Wilfred se trouve donc "en état d'amour". Et dès le lendemain, alors qu'il se trouve dans la chambre de son oncle défunt, "il vit entrer une jeune femme [ madame James Knight ] d'une beauté sérieuse et délicate qui se dirigea de son côté. Vêtue de noir et nu-tête, elle paraissait à peine plus de vingt ans et gardait de la première jeunesse un teint vermeil qui n'était pas dû au fard. Dans son visage étroit, les yeux gris de fumée semblaient immenses [ ... ] Il y avait dans le regard qu'elle lui jeta une pitié si profonde qu'elle confinait à l'amour [ ... ] Quant à lui, il égrenait son chapelet sans savoir ce qu'il disait [ ... ] Le silence qui régnait dans cette pièce lui parut faire plus de bruit que le tonnerre."<sup>107</sup> "Il n'aurait pu avouer les pensées tantôt effrayantes, tantôt sensuelles

---

<sup>105</sup>Ibid., p. 92.

<sup>106</sup>Ibid., p. 92.

<sup>107</sup>Ibid., p. 102.

qui lui traversaient l'esprit."<sup>108</sup> Wilfred connaît le coup de foudre. Il est amoureux de Phoebé.

Si nous tentons de faire la synthèse des cas de tentation amoureuse que nous venons d'analyser, nous découvrons que deux principes généraux gouvernent le déclenchement de cette tentation.

Pour le personnage de Green, le principe de la tentation réside d'une part dans une nouveauté aperçue qui apparaît comme une réponse au désir de libération. Expliquons-nous. Pour celui qui est en prison, ce n'est pas dans le connu, dans ce qui l'entoure, dans son semblable, qu'il peut trouver espoir de vie. Ce n'est pas dans le silence, dans les habitudes ou dans la monotonie de sa geôle que l'on peut espérer rejoindre le bonheur, à moins que l'on puisse se satisfaire du médiocre [comme M. Mesurat]. C'est ailleurs, dans l'inconnu, que l'on cherchera la lumière. Et si la prison est trop étouffante, le plus faible signe, un bruit, un geste [comme pour Adrienne Mesurat] suffit pour assurer ses espoirs. Parfois les propres déficiences de l'homme lui feront chercher chez les autres la clef de sa libération. S'il lui manque l'énergie, la volonté nécessaires à la révolte, [comme chez Mme Grosgeorge], celui qui lui semble posséder ces qualités [comme M. Guéret]

---

<sup>108</sup> Ibid., p. 102.

deviendra l'objet de son attachement. Si l'homme se trouve malade et triste [comme Manuel], il portera son amour vers un être plein de santé et de gaîté [comme Marie-Thérèse]. L'être faible, trop protégé, d'éducation bourgeoise [comme Denis], admirera la robustesse, le désordre et le rustique [chez Claude]. Celui qui a été élevé dans un milieu au comportement sévère [comme Joseph], sera tenté par la nonchalance, le laisser-aller d'un nouveau milieu.

Le principe de la tentation se trouve précisé d'autre part dans la beauté qui apparaît comme une réponse à ce que l'on peut appeler soit l'instinct sexuel, soit l'état amoureux. Cette beauté est parfois tout idéale [comme Moïra à laquelle Joseph a prêté les plus beaux traits avant de l'avoir rencontrée]. De toute façon elle se définit par certaines formes, certaines couleurs, certains traits physiques venant prêter au tentateur l'attrait, le charme qui viendra fasciner le tenté. La femme tentatrice sera d'une beauté délicate, avec cheveux noirs, peau fine, bras ronds et fermes. L'homme tentateur, avec la richesse de sa chevelure, ses sourcils épais, ses yeux sombres et son teint chaud, aura une allure de santé et de puissance. Dès Léviathan [sauf pour M. Guéret], cette beauté demeure un constant principe de la tentation amoureuse.

## CHAPITRE IV

### LE DESTIN DE LA TENTATION

Sous le titre assigné à ce chapitre, notre intention est d'étudier l'histoire de la tentation amoureuse dans ceux des romans de Julien Green où elle apparaît comme un des thèmes principaux. Nous verrons comment elle agit sur le tenté: le comportement, les attitudes qu'elle lui fait adopter, les souffrances et les joies qu'elle lui apporte, et enfin ce vers quoi elle le conduit. De cette façon, nous espérons arriver à mieux comprendre la signification de la tentation amoureuse dans l'oeuvre romanesque de l'auteur.

Parfois, comme pour se donner le temps d'être acceptée de sa victime, la tentation amoureuse la laisse pour un certain temps ignorante du sentiment qui l'occupe. Ainsi chez Adrienne Mesurat, au début, "le terme de sentiment lui eût semblé bizarre"; elle ne sait pas encore qu'elle est amoureuse.<sup>1</sup> La tentation s'en tient tout d'abord à prendre possession de son être, en occupant son esprit d'images "dont la force est si grande qu'elles l'empêchent de penser à autres choses".<sup>2</sup> La vie se transforme lentement. Les petits devoirs de ménage deviennent fastidieux.<sup>3</sup> Adrienne, d'ordinaire active, préfère se laisser aller à de longues

---

<sup>1</sup>Green, Adrienne Mesurat, p. 34.

<sup>2</sup>Ibid., p. 34.

<sup>3</sup>Ibid., p. 46.

rêveries qui lui font oublier la tristesse de son existence,<sup>4</sup> et qui, portant ses pensées vers le docteur Maurecourt, créent chez elle des habitudes nouvelles, des projets absurdes. La route où elle avait vu Maurecourt devient "sa promenade régulière".<sup>5</sup> Pour la première fois, elle prend conscience de la présence du pavillon qu'habite le Docteur; elle ne l'avait jamais remarqué. Il semble surgir là tout à coup comme "le palais des contes arabes" et elle s'en rassasie la vue.<sup>6</sup> Ce n'est pas assez pour elle que d'aller rôder autour de ce pavillon tous les soirs, plaisir qui est pour un certain temps le but de son existence.<sup>7</sup> Il lui faut pouvoir contempler ce pavillon à longueur de journée. Pourquoi ne pourrait-elle occuper la chambre de Germaine qui donne sur le pavillon?<sup>8</sup> Sa soeur malade pourrait aller demeurer chez Mme LeGras. A bien y penser, pourquoi n'irait-elle pas elle-même demeurer chez la nouvelle locataire de la villa Louise qui fait face au pavillon?<sup>9</sup> Projets absurdes, Adrienne le comprend bientôt, ce qui ne l'empêche pas de détester Mme LeGras, même si elle lui est encore inconnue.<sup>10</sup> Comment alors pouvoir se rapprocher de Maurecourt? Si elle était blessée, il viendrait. Elle ferme

---

<sup>4</sup>Ibid., p. 46.

<sup>6</sup>Ibid., p. 38.

<sup>8</sup>Ibid., p. 39.

<sup>10</sup>Ibid., p. 41.

<sup>5</sup>Ibid., p. 36.

<sup>7</sup>Ibid., p. 43.

<sup>9</sup>Ibid., p. 41.

les yeux et passe ses deux bras nus à travers la vitre.<sup>11</sup> Cependant on ne veut pas faire venir le Docteur; Germaine lui donne les premiers soins. Tout se ligue donc contre elle pour l'empêcher de rencontrer celui qu'elle croit aimer. Elle connaît tour à tour l'inquiétude, les faux espoirs, la mélancolie, le découragement.<sup>12</sup> Il y a un effort chez Adrienne pour résister à cette force qui la domine, qui l'appelle.<sup>13</sup> Elle tente de se conformer à la règle.<sup>14</sup> Mais c'est en vain. Une obsession l'occupe. Elle ne peut plus penser qu'au docteur Maurecourt.<sup>15</sup> Comme le dit l'auteur: "Rien n'est plus proche d'une femme ensorcelée qu'une femme éprise. La volonté ne compte plus, sa pensée même lui est enlevée. Elle n'est rien sans celui qui seul peut la faire agir et, si elle en est séparée, elle tombe dans une espèce d'engourdissement moral..."<sup>16</sup> C'est en vain également qu'elle essaie de vaincre la répulsion que sa soeur malade lui inspire,<sup>17</sup> dégoût qui n'a fait qu'augmenter depuis que propre sa vie a pris de l'importance.<sup>18</sup> Aussi est-elle heureuse d'aider Germaine à s'enfuir de la villa des Charmes.<sup>19</sup> Elle pourra songer encore une fois à occuper sa chambre. Vain projet cependant, car la peur de la contagion

---

<sup>11</sup>Ibid., p. 92.

<sup>12</sup>Ibid., pp. 90-91.

<sup>13</sup>Ibid., p. 52.

<sup>14</sup>Ibid., p. 101.

<sup>15</sup>Ibid., p. 102.

<sup>16</sup>Ibid., p. 102.

<sup>17</sup>Ibid., pp. 113-115.

<sup>18</sup>Ibid., p. 50.

<sup>19</sup>Ibid., p. 137.

est plus forte que son désir de pouvoir contempler à loisir le pavillon du Docteur.<sup>20</sup> Voyant que ses efforts pour se vaincre demeurent inutiles, tout en reconnaissant dans ses projets le fait de son amour, Adrienne se sent comme accablée par le destin. "Il y en a qui ont des maladies, moi je suis amoureuse, il n'y a rien à faire."<sup>21</sup> Elle se demande si elle pourra en "guérir".<sup>22</sup> Mais en se soustrayant à la responsabilité de son sort, elle n'en est pas moins malheureuse.<sup>23</sup> Si au moins il y avait quelqu'un à qui "elle pût raconter ses misères et demander conseil".<sup>24</sup> Elle est seule. "Elle ne pourrait jamais se confier à personne."<sup>25</sup> Sauf au docteur Maurecourt. Une idée lui vient. Elle irait le consulter.<sup>26</sup> C'est dans cet état de solitude et de nouvel espoir qu'elle s'entend dire par son père, furieux de la fuite de Germaine, qu'il ira voir le docteur: "...je lui apprendrai à toucher une Mesurat. C'est à ton argent qu'il en a."<sup>27</sup> Il lui promet de la déshériter. Alors qu'il quitte la chambre d'Adrienne pour descendre l'escalier "une horrible frayeur la saisit et, sans savoir comment, à peu près comme si elle eût été jetée dans le noir par une force irrésistible, elle se rua vers

---

<sup>20</sup>Ibid., p. 176.

<sup>22</sup>Ibid., p. 166.

<sup>24</sup>Ibid., p. 194.

<sup>26</sup>Ibid., p. 195

<sup>21</sup>Ibid., p. 166.

<sup>23</sup>Ibid., p. 166.

<sup>25</sup>Ibid., p. 194.

<sup>27</sup>Ibid., p. 205.



l'escalier; tout son poids porta sur les épaules de son père qui perdit l'équilibre et tomba en avant...".<sup>28</sup> Pour sauver son amour, Adrienne avait tué son père.

Dans cette catastrophe, comme pour tant d'autres de ses gestes précédents, Adrienne Mesurat semble échapper à toute responsabilité. Non seulement la tentation amoureuse a conduit ses actes comme une "force irrésistible", mais quand après plusieurs heures, Adrienne revient à elle,<sup>29</sup> tout indique qu'elle sort d'un état des plus étranges. Naturellement la psychologie, qui veut que l'homme refuse de s'attribuer tout acte qui lui répugne, dénoncerait facilement dans l'état d'Adrienne une tentative d'évasion. Cependant pour s'en tenir au roman, Adrienne reprend sa conscience dans une "fatigue abominable"<sup>30</sup> et comme en sortant d'un état d'hypnotisme. Elle s'imagine qu'elle est en train de rêver.<sup>31</sup> Elle ne croit pas à ce qui vient de se passer.<sup>32</sup> Elle ne veut pas y croire: " 'Je l'entends qui ronfle' dit-elle à mi-voix, mais elle savait qu'elle n'entendait rien".<sup>32</sup> Elle est au "paroxysme de la surprise"<sup>33</sup> quand elle voit au bas de l'escalier le cadavre de son père.

Quoique non responsable du crime qu'elle vient de

---

<sup>28</sup>Ibid., p. 206.

<sup>30</sup>Ibid., p. 209.

<sup>32</sup>Ibid., p. 210.

<sup>29</sup>Ibid., p. 210

<sup>31</sup>Ibid., p. 210.

<sup>33</sup>Ibid., p. 212.

commettre, Adrienne Mesurat, en prenant conscience de ce qui est arrivé, n'en connaît pas moins des heures de souffrance épouvantable. En vain pensera-t-elle à son enfance pour calmer sa peur,<sup>34</sup> en vain tentera-t-elle une invocation<sup>35</sup> pour éloigner la terreur qui la prend.<sup>36</sup> Elle sent qu'elle a la fièvre.<sup>37</sup> Elle est pénétrée d'une épouvante sans nom. C'est l'effroi d'elle-même qui la possède, car dans ses pensées elle devine les symptômes de la démence.<sup>38</sup> A ses cris d'"Au secours" répondent les aboiements des chiens,<sup>39</sup> mais personne ne répond à ses appels.

Cependant l'être humain est résistant. Adrienne connaissant son mal s'efforce de ne plus penser au docteur Maurecourt.<sup>40</sup> Elle serait si heureuse de pouvoir se libérer de son amour.<sup>41</sup> Elle entreprend de longues marches pour se fatiguer assez pour ne plus penser.<sup>42</sup> Elle s'enfuit de la villa des Charmes; mais dans la solitude d'une autre ville, elle ne pourra s'empêcher d'écrire au Docteur pour lui dire combien elle est malheureuse et lui déclarer son amour.<sup>43</sup> Il lui faut cependant revenir chez elle, où incomprise de

---

<sup>34</sup>Ibid., p. 215.

<sup>36</sup>Ibid., p. 214.

<sup>38</sup>Ibid., p. 218.

<sup>40</sup>Ibid., p. 232.

<sup>42</sup>Ibid., p. 255.

<sup>35</sup>Ibid., p. 215.

<sup>37</sup>Ibid., p. 215.

<sup>39</sup>Ibid., p. 218.

<sup>41</sup>Ibid., p. 240.

<sup>43</sup>Ibid., p. 285.

la soeur du Docteur, elle touche vraiment le "fond de sa douleur".<sup>44</sup>

Le docteur Maurecourt vient enfin lui rendre visite et fait tout ce qu'il peut pour l'aider.<sup>45</sup> Cependant il lui dit ne pouvoir répondre à son amour.<sup>46</sup> "Alors qu'est-ce que je vais faire?" lui demande-t-elle?<sup>47</sup> Comment croire en effet qu'il n'y ait pas de réponse à l'amour? Et la réponse de Maurecourt, serait-ce celle de l'auteur?: "C'est une grande épreuve. Il faut réagir, ne pas vous laisser abattre".<sup>48</sup> Mais Adrienne ne veut pas guérir, puisqu'il n'y a rien à espérer.<sup>49</sup> Et malgré tout elle veut croire encore.<sup>50</sup> Mlle Maurecourt, le dernier espoir d'Adrienne, vient alors lui annoncer le départ du Docteur. Bientôt, des promeneurs arrêtent Adrienne Mesurat sur la grand'route. "Elle ne put donner ni son nom ni son adresse. Elle ne se rappelait plus rien."<sup>51</sup>

L'être humain déjà lancé dans la débauche depuis longtemps voit la tentation amoureuse créer en lui, par les états ou désirs contradictoires qu'elle apporte à son âme et à son corps, des conflits ne pouvant le conduire

---

<sup>44</sup>Ibid., p. 355.

<sup>46</sup>Ibid., p. 401.

<sup>48</sup>Ibid., p. 402.

<sup>50</sup>Ibid., p. 407

<sup>45</sup>Ibid., pp. 384-402.

<sup>47</sup>Ibid., p. 401.

<sup>49</sup>Ibid., p. 405.

<sup>51</sup>Ibid., p. 443.

qu'à la confusion et à l'inquiétude. Tel est le cas de Paul Guéret dans Léviathan.

Dans la tentation amoureuse, le corps n'a d'autres désirs que de satisfaire une faim, celle de l'instinct sexuel. Dans ce qu'il veut appeler "son aventure" avec Angèle, Paul Guéret veut satisfaire cette "faim perpétuelle" qui le dévore.<sup>52</sup> Il regarde la jeune blanchisseuse avec "voracité".<sup>53</sup> Il voudrait la serrer contre lui.<sup>54</sup> Il sait qu'il n'a qu'à lui offrir de l'argent pour s'assurer ses services,<sup>55</sup> car Angèle est une prostituée. Mais ici naît le conflit. Car si le corps cherche à assouvir sa faim, l'âme, elle, cherche l'amour, a le désir de plaire. Guéret qui s'est laissé prendre par le coeur<sup>56</sup> a le grand souci de plaire à Angèle.<sup>57</sup> C'est pourquoi, au lieu de lui offrir de l'argent, il lui offre une bague.<sup>58</sup> Par des "scrupules de délicatesse",<sup>59</sup> au lieu de la prendre dans ses bras, il lui adresse des "paroles stupides",<sup>60</sup> agit avec "maladresse"<sup>61</sup> et "gaucherie".<sup>62</sup> Ainsi le respect même qu'il lui porte l'empêche-t-il d'obtenir ce qu'il

---

<sup>52</sup>Green, Léviathan, p. 95.

<sup>53</sup>Ibid., p. 47.

<sup>54</sup>Ibid., p. 14.

<sup>55</sup>Ibid., p. 34.

<sup>56</sup>Ibid., p. 34.

<sup>57</sup>Ibid., p. 11.

<sup>58</sup>Ibid., p. 13.

<sup>59</sup>Ibid., p. 35.

<sup>60</sup>Ibid., p. 13.

<sup>61</sup>Ibid., p. 12.

<sup>62</sup>Ibid., p. 14.

désire. Et il ne se trompe pas, Angèle l'avouera plus tard: "...elle se sentait résolue à tout refuser à cet homme parce qu'il ne la méprisait pas".<sup>63</sup> De là la colère,<sup>64</sup> le désespoir<sup>65</sup> que Guéret éprouve à l'inutilité de ces rendez-vous. Par ailleurs, s'il tente d'offenser Angèle, il en éprouve tout de suite une honte qui le fait rougir.<sup>66</sup> Aussi ce n'est que dans l'éloignement de celle qu'il désire qu'il peut connaître le calme, l'allègement de son coeur.<sup>67</sup>

Autre aspect de la tentation amoureuse, l'âme se fatigue avant le corps. En dépit de l'âge, le corps garde sa faim. Guéret goûte une "joie stupide"<sup>68</sup> à l'idée de pouvoir réussir auprès d'Angèle. Devant la beauté de cette dernière, il connaît une joie tumultueuse.<sup>69</sup> Il décide de donner à Mme Londe dix francs pour qu'elle arrange tout avec Angèle.<sup>70</sup> Par contre, "...après des années et des années d'aventures, de désillusions, de dégoûts, il arrive un moment où l'âme n'en peut plus et refuse d'obéir au corps, de le suivre dans sa honte".<sup>71</sup> De là "la tristesse et l'inquiétude"<sup>72</sup> qui déchirent le coeur de Paul Guéret.

---

<sup>63</sup>Ibid., p. 78.

<sup>65</sup>Ibid., p. 48.

<sup>67</sup>Ibid., p. 50.

<sup>69</sup>Ibid., p. 47.

<sup>71</sup>Ibid., p. 46.

<sup>64</sup>Ibid., p. 49.

<sup>66</sup>Ibid., p. 49.

<sup>68</sup>Ibid., p. 30.

<sup>70</sup>Ibid., p. 98.

<sup>72</sup>Ibid., p. 46.

Un conflit plus large joue enfin entre l'appel vers l'idéal et les tourments d'une terrible réalité. Outre "le plaisir étrange" que peut éprouver Paul Guéret "à maîtriser un élan",<sup>73</sup> il y a parfois "quelque chose" qui lui fait "battre le coeur, un élan confus vers cette immensité silencieuse qui semblait l'appeler à elle. Après le bruit des paroles humaines, quelle paix dans la profondeur de ce ciel noir!"<sup>74</sup> Mais, en opposition avec ce bonheur entrevu, il y a cette "faim perpétuelle" qui le dévore. Son esprit ne connaît plus de repos.<sup>75</sup> "A quoi bon essayer de se distraire d'un mal qui règne sur le corps et l'âme?"<sup>76</sup> Si au moins il savait le pourquoi de ses souffrances; si ce qu'il endure le rendait meilleur.<sup>77</sup> "Meilleur. Tout en lui n'était que violence et avidité."<sup>78</sup> "Il est moins dur de ne pas [ ... ] résister [ au mal ] et de laisser le ravage s'accomplir dans toute son étendue."<sup>79</sup> "Destinée rebutante" peut-être, mais puisque "c'est le destin, c'est mon destin" se dit Guéret; il doit s'y faire, "même s'il doit en souffrir, même s'il doit en perdre la vie".<sup>80</sup> Ainsi l'être tenté, sous prétexte que son sort est entre les mains d'une puissance supérieure, abandonne-t-il l'appel vers la perfection pour

---

<sup>73</sup>Ibid., p. 10.

<sup>75</sup>Ibid., p. 95.

<sup>77</sup>Ibid., p. 98.

<sup>79</sup>Ibid., p. 95.

<sup>74</sup>Ibid., p. 36.

<sup>76</sup>Ibid., p. 95.

<sup>78</sup>Ibid., p. 98.

<sup>80</sup>Ibid., p. 30.

lier son destin aux caprices d'une tentation qu'il sait devoir le détruire.

Ainsi la tentation, tenant entièrement comme sous un charme celui qui aurait voulu résister à son emprise, lui fait-elle accomplir des gestes dans lesquels il ne se reconnaît pas. Voilà donc que Paul Guéret, à la façon d'Adrienne Mesurat, se livre à des projets absurdes afin de rejoindre l'objet de ses désirs. Peu importe l'heure de la nuit,<sup>81</sup> agissant sous une "espèce d'hallucination",<sup>82</sup> il court vers la demeure d'Angèle.<sup>83</sup> Il sait qu'elle couche au premier étage. L'escalade est presque impossible.<sup>84</sup> Cependant aveuglé par la rage,<sup>85</sup> avec une force qui lui vient "on ne sait d'où",<sup>86</sup> la tête bourdonnante<sup>87</sup> et les paumes ensanglantées,<sup>88</sup> il réussit à pénétrer dans la chambre de la blanchisseuse, pour y trouver un lit vide.<sup>89</sup>

Si la méfiance et la jalousie qu'entretient la tentation dans le coeur de l'être tenté ne venaient pas obscurcir ses facultés, il comprendrait que peut-être ses souffrances n'ont pas été vaines. Mais Guéret, lorsqu'il

---

<sup>81</sup>Ibid., p. 99.

<sup>83</sup>Ibid., p. 101.

<sup>85</sup>Ibid., p. 102.

<sup>87</sup>Ibid., p. 104.

<sup>89</sup>Ibid., p. 105.

<sup>82</sup>Ibid., p. 103.

<sup>84</sup>Ibid., p. 101.

<sup>86</sup>Ibid., p. 102.

<sup>88</sup>Ibid., p. 104.

rencontre Angèle le lendemain, ne peut la croire quand elle lui dit avoir quitté Mme Londe et sa vie de prostituée à cause de lui.<sup>90</sup> Dans "une ivresse de rage et de souffrance",<sup>91</sup> les cris d'Angèle ne faisant qu'augmenter sa terreur et sa colère,<sup>92</sup> perdant tout contrôle de ses gestes,<sup>93</sup> il la frappe "jusqu'à ce qu'elle se tût et que le sang déroba aux yeux du vainqueur la vue de ces traits qu'il adorait".<sup>94</sup> L'explication du crime peut se trouver dans les paroles mêmes de Guéret: "On peut détester [ par les tourments qu'on endure et l'idéal auquel on renonce ] quelqu'un qu'on adore [ par la faim du corps ]..."<sup>95</sup>

Le crime qu'il vient de commettre apporte chez Paul Guéret les mêmes réactions que chez Adrienne Mesurat: même incrédulité,<sup>96</sup> même calme,<sup>97</sup> même reprise de la vie consciente par laquelle on comprend que vainement on a essayé de tricher la mémoire,<sup>98</sup> même horreur,<sup>99</sup> même désespoir,<sup>100</sup> même cri de souffrance,<sup>101</sup> alors que le criminel touche au fond de sa douleur. Cette souffrance, chez Guéret comme chez Adrienne,

---

<sup>90</sup>Ibid., p. 112.

<sup>92</sup>Ibid., p. 114.

<sup>94</sup>Ibid., p. 114.

<sup>96</sup>Ibid., p. 116.

<sup>98</sup>Ibid., p. 126.

<sup>100</sup>Ibid., p. 127.

<sup>91</sup>Ibid., p. 113.

<sup>93</sup>Ibid., p. 114.

<sup>95</sup>Ibid., p. 231.

<sup>97</sup>Ibid., p. 116.

<sup>99</sup>Ibid., p. 127.

<sup>101</sup>Ibid., p. 130.



semble surgir d'un sentiment d'irresponsabilité: "...il n'éprouvait aucun remords; [ ... ] L'âme sera-t-elle toujours tenue responsable de ce que fait le bras, de ce que dit la bouche? Pourquoi n'y aurait-il pas des moments où s'accomplit un divorce entre les actes de l'homme et sa volonté? Peut-être servons-nous quelquefois des forces que nous ne connaissons pas et qui profitent du désordre où nous jette la fureur pour se substituer à nous et guider nos gestes."<sup>102</sup>

Viol, assassinat, gestes inutiles qui ne délivrent pas l'homme de sa passion.<sup>103</sup> Guéret veut toujours Angèle<sup>104</sup> en qui il cherche "moins l'amour que la paix des sens".<sup>105</sup> Il ne la désire plus "en raison de sa beauté"; "...à présent le besoin qu'il avait de la jeune femme se confondait avec l'instinct qui le poussait à vivre...".<sup>105</sup> Ainsi la tentation devient chez l'être tenté sa raison de vivre. C'est en vain cependant que Guéret tentera de s'enfuir avec Angèle. Il se fera trahir par Mme Grosgeorge qui ne peut obtenir son amour, et il se fera arrêter sans même avoir la consolation de savoir qu'il était le dernier espoir pour Angèle d'échapper à une vie qu'elle ne pouvait plus supporter.<sup>106</sup>

---

<sup>102</sup>Ibid., p. 205.

<sup>104</sup>Ibid., p. 197.

<sup>106</sup>Ibid., p. 254.

<sup>103</sup>Ibid., p. 205.

<sup>105</sup>Ibid., p. 199.

Dans sa folie, comme Adrienne Mesurat, cette dernière prend la grand'route où on la retrouve, étendue sans mouvement, ses yeux fixés "sur la vision que les morts contemplant à jamais".<sup>107</sup>

L'histoire de la tentation amoureuse consiste parfois encore dans les conflits qu'elle suscite, entre ses promesses de bonheur et la débilité de la santé, le soin de la réputation, la formation religieuse et morale de l'être tenté. Tel est le cas de Manuel dans Le Visionnaire.

Dans ce roman, comme dans Adrienne Mesurat et Léviathan, l'être tenté est obsédé, troublé et possédé par la tentation. Manuel ne peut plus que "bredouiller le Benedicite";<sup>108</sup> ses yeux d'ordinaire si tranquilles deviennent fuyants et son rire sonne faux;<sup>109</sup> ses actions deviennent "les moins facilement explicables";<sup>110</sup> il y a dans sa façon d'agir "une sorte d'incohérence";<sup>111</sup> Marie-Thérèse ne voit plus en lui le Manuel de tous les jours mais "un être en lutte avec un impérieux désir";<sup>112</sup> il avoue lui-même ne pouvoir penser toute la journée qu'à Marie-Thérèse, la nuit aussi.<sup>113</sup>

---

<sup>107</sup>Ibid., p. 255.

<sup>108</sup>Green, Le Visionnaire, p. 45.

<sup>109</sup>Ibid., p. 51.

<sup>110</sup>Ibid., p. 136.

<sup>111</sup>Ibid., p. 55.

<sup>112</sup>Ibid., p. 57.

<sup>113</sup>Ibid., p. 55.

Comme Adrienne et Guéret, il forme des projets pour satisfaire ses désirs. Il invitera celle qu'il aime à faire une promenade tardive avec lui vers l'Hermitage.<sup>114</sup> Cependant, si, à l'exemple de Guéret, il agit envers elle avec une certaine gêne,<sup>115</sup> les raisons de sa timidité lui sont particulières. Il y a tout d'abord chez lui un sentiment de "détresse" à la pensée de sa laideur,<sup>116</sup> de son allure chétive. Il y a le fait que Manuel est encore "chaste" et vierge".<sup>117</sup> Il y a également la crainte du scandale: "Il ne faudrait pas que l'on sache...".<sup>118</sup> Enfin et surtout, Manuel voit "le mal"<sup>119</sup> dans l'attrait qu'il ressent pour Marie-Thérèse.

C'est surtout cette conscience du mal qu'il pourrait commettre qui le fera résister à la tentation. Après l'avoir invitée à le rejoindre à la cuisine, Manuel glisse à Marie-Thérèse un papier sur lequel est écrit: "Ne viens pas".<sup>120</sup> Lorsqu'elle répond quand même à son invitation, il lui demande de remonter à sa chambre.<sup>121</sup> Lorsqu'elle appuie la main sur son bras, il lui dit à voix basse, comme la suppli-  
ant: "Ne me touche pas".<sup>122</sup>

<sup>114</sup>Ibid., p. 45.

<sup>116</sup>Ibid., p. 52.

<sup>118</sup>Ibid., p. 53.

<sup>120</sup>Ibid., p. 48.

<sup>122</sup>Ibid., p. 49.

<sup>115</sup>Ibid., p. 8.

<sup>117</sup>Ibid., p. 136.

<sup>119</sup>Ibid., p. 90.

<sup>121</sup>Ibid., p. 49.

Cependant, en lui laissant croire pour un moment qu'il n'est "pas si laid",<sup>123</sup> la tentation l'emporte. On tente ensuite d'apaiser sa conscience. L'être tenté doit se cacher le mal qu'il commet: "...je ne veux pas le mal. N'est-ce pas?" dira Manuel. "Si je pose ma main sur ton genou, ainsi, est-ce mal?"<sup>124</sup>

Mais il a beau faire, une menace de punition pèse sur ses actions, et, lorsque Marie-Thérèse revient de son évanouissement, c'est dans une "affreuse crise de désespoir",<sup>125</sup> "les mains jointes au-dessus de la tête"<sup>126</sup> comme dans une prière, qu'il jure n'avoir pas voulu faire le mal,<sup>127</sup> que c'était malgré lui.<sup>128</sup> La crainte du scandale lui fait demander à Marie-Thérèse de "ne parler à personne de ce qui s'est passé cette nuit".<sup>129</sup>

Eprouvé "presque au-delà de ses forces"<sup>130</sup> Est-ce débilite physique? commotion morale? Manuel tombe dans une crise de délire qui durera plusieurs semaines,<sup>131</sup> ne se doutant pas que par ses gestes, par sa conduite, une autre personne également est "atteinte".<sup>132</sup>

---

<sup>123</sup>Ibid., p. 52.

<sup>125</sup>Ibid., p. 58.

<sup>127</sup>Ibid., p. 58.

<sup>129</sup>Ibid., p. 58.

<sup>131</sup>Ibid., p. 64.

<sup>124</sup>Ibid., p. 56.

<sup>126</sup>Ibid., p. 58.

<sup>128</sup>Ibid., p. 58.

<sup>130</sup>Ibid., p. 69.

<sup>132</sup>Ibid., p. 64.

Ce n'est pas tout. Après avoir agi contre son gré, après n'avoir même pu profiter de l'occasion qui lui était offerte pour goûter un peu de bonheur, après être tombé malade, l'être tenté est maintenant menacé dans sa réputation. Marie-Thérèse est en train de tout avouer à sa mère. C'en est trop. Manuel se révolte contre une épreuve aussi injuste: "...je ne voulais pas prier. Il était inique qu'une telle aventure me fût arrivée, à moi qui ne pensais qu'à [...] devenir meilleur, à moi qui voulais demeurer chaste et qui ne connaissais l'impureté que de nom avant d'avoir jeté les yeux sur Marie-Thérèse. Je me souvins de ma dure et studieuse enfance [...] de mes stations dans les églises, de ces vains efforts vers la perfection. Tout cela pour aboutir à un scandale."<sup>133</sup>

Dans sa révolte, avec une hypocrisie cruelle pour Marie-Thérèse, il nie toute l'aventure de l'Hermitage,<sup>134</sup> profite de l'humiliation de la jeune fille pour donner libre cours à ses "mauvais désirs",<sup>135</sup> le mal se présentant à lui "avec une séduction trop puissante".<sup>136</sup> Cependant, sa conscience le poursuit de reproches, et s'il l'avait pu, il aurait crié de douleur.<sup>137</sup>

---

<sup>133</sup>Ibid., pp. 86-87.

<sup>135</sup>Ibid., p. 90.

<sup>137</sup>Ibid., p. 91.

<sup>134</sup>Ibid., p. 89.

<sup>136</sup>Ibid., p. 90.

Devant la menace de mort<sup>138</sup> qu'apporte une seconde crise, renaît chez l'être tenté l'idéal de perfection.<sup>139</sup> La tentation amoureuse le quitte: libéré de pensées charnelles, il connaît le désenchantement devant celle qu'il aime.<sup>140</sup> Sa seule préoccupation est "de réussir en quelque chose"<sup>141</sup> avant de mourir. "Réussir, c'était peut-être ressembler au Christ", cet homme courageux et bon qu'il aimait depuis son enfance,<sup>142</sup> mais, [est-ce l'effet de la tentation amoureuse?\_] il ne peut plus voir en lui "quelqu'un de surnaturel".<sup>143</sup> Dieu, dans sa grandeur ne peut être pour lui l'ami, le frère dont il aurait tant besoin.<sup>144</sup> Et pourtant, une nuit, une main se pose sur son front, il frissonne, et, presque aussitôt, s'endort.<sup>145</sup> Par cette présence divine ressentie, Manuel éprouve sans doute l'appel le plus urgent vers la perfection.

Dès que l'état de l'être tenté s'améliore<sup>146</sup> cependant, la tentation amoureuse essaie de reprendre son emprise. Dans la scène qui se déroule alors dans les bois de Combe, c'est la lutte suprême entre la révolte et la

---

<sup>138</sup>Ibid., p. 108.

<sup>140</sup>Ibid., p. 117.

<sup>142</sup>Ibid., pp. 118-119.

<sup>144</sup>Ibid., p. 119.

<sup>146</sup>Ibid., p. 120.

<sup>139</sup>Ibid., p. 118.

<sup>141</sup>Ibid., p. 118.

<sup>143</sup>Ibid., p. 119.

<sup>145</sup>Ibid., p. 120.

conscience que l'on ne peut étouffer. D'une part Manuel se sent "poussé vers un acte décisif",<sup>147</sup> quelque chose de puissant le retient alors qu'il voudrait fuir,<sup>148</sup> il embrasse "ce laideron" d'Edmée, palpe ce "corps disgracieux".<sup>149</sup> D'autre part il laisse échapper Pauline,<sup>150</sup> et, maudissant une conscience qui le domine encore, ayant peur de Marie-Thérèse et horreur de lui-même, les "bons préceptes" qu'il avait appris lui remontant "du coeur aux lèvres, il lui crie: "Va-t-en!".<sup>151</sup> Il n'avait "pas osé"<sup>152</sup> faire le mal et se le reproche par la suite: "Combien de défaites comme celles-là faudrait-il encore pour m'anéantir?"<sup>153</sup>

Par la suite, sa conscience ne lui reproche rien.<sup>154</sup> Son seul regret est de n'avoir pas pris son plaisir lorsqu'il en avait l'occasion. Ses scrupules hérités d'une religion à laquelle il ne croit plus,<sup>155</sup> lui font honte.<sup>156</sup> Une voix secrète tente encore de lui faire voir le bonheur dans la perfection de son dénuement<sup>157</sup> mais il a perdu la

---

<sup>147</sup>Ibid., p. 125.

<sup>149</sup>Ibid., p. 126.

<sup>151</sup>Ibid., p. 126.

<sup>153</sup>Ibid., p. 127.

<sup>155</sup>Ibid., p. 137.

<sup>157</sup>Ibid., p. 137.

<sup>148</sup>Ibid., p. 126.

<sup>150</sup>Ibid., p. 125.

<sup>152</sup>Ibid., p. 127.

<sup>154</sup>Ibid., p. 136.

<sup>156</sup>Ibid., p. 136.

foi.<sup>158</sup> La vue de Marie-Thérèse demeure pour lui une épreuve quotidienne qu'il surmonte péniblement.<sup>159</sup> Il ne lui reste qu'une issue.

Pour échapper à "l'ennuyeux détail d'une maladie dégoûtante et d'une passion infructueuse",<sup>160</sup> il reprend un jeu d'autrefois, par lequel, en imagination il va vivre au château de Nègreterre. Mais ce jeu se change maintenant pour lui en "une réalité grave".<sup>161</sup> Tout pour lui "se passe ailleurs".<sup>162</sup> Il est libre.<sup>163</sup> C'est seulement dans cette vie de rêve qu'il prend une certaine dignité, réussit à se faire aimer, mais bientôt, dans l'enlèvement glacial de la Vicomtesse, il comprend qu'il est encore "la proie et non le maître".<sup>164</sup> Ainsi, même dans le rêve, la tentation amoureuse n'apporte que la catastrophe.

Dans Moïra l'être tenté est tout d'abord affecté de la même façon que dans les romans précédents. Troublé par la tentation, Joseph Day entend certaines paroles "dans une sorte de bourdonnement".<sup>165</sup> "Un brouillard"<sup>166</sup> lui dérobe la vue. Il ne peut plus "ni manger, ni lire, ni

<sup>158</sup>Ibid., p. 137.

<sup>160</sup>Ibid., p. 139.

<sup>162</sup>Ibid., p. 140.

<sup>164</sup>Ibid., p. 221.

<sup>166</sup>Ibid., p. 22.

<sup>159</sup>Ibid., p. 139.

<sup>161</sup>Ibid., p. 139.

<sup>163</sup>Ibid., p. 140.

<sup>165</sup>Green, Moïra, p. 22.



prier".<sup>167</sup> "Une force aveugle"<sup>168</sup> le fait agir. Il n'éprouve plus l'insouciance d'autrefois;<sup>169</sup> il sent en lui une "sourde inquiétude".<sup>170</sup>

Comme le visionnaire, le protagoniste de Moïra voit "le mal"<sup>171</sup> dans tout ce qui a trait au charnel, mais avec cette distinction que le mal prend chez lui des proportions beaucoup plus graves. Pour Joseph, dont le seul intérêt dans la vie est la religion,<sup>172</sup> dont la grande préoccupation est le salut,<sup>173</sup> pour qui les paroles de l'Évangile sont prises à la lettre,<sup>174</sup> il ne peut être question de pactiser avec la tentation amoureuse. "Prendre son parti de l'impureté du monde c'est renier l'Évangile";<sup>175</sup> "Un fornicateur n'entrera pas dans le royaume de Dieu";<sup>176</sup> "A cause de la chair peu [d'âmes] sont sauvées".<sup>177</sup> Tel est le jugement de Joseph.

C'est pourquoi l'être tenté nie chez lui tout ce qui a trait à la tentation. Joseph éprouve le désir de se rapprocher de Praileau, mais ne sait pas "pourquoi".<sup>178</sup>

---

<sup>167</sup>Ibid., p. 23.

<sup>169</sup>Ibid., p. 43.

<sup>171</sup>Ibid., p. 55.

<sup>173</sup>Ibid., p. 113.

<sup>175</sup>Ibid., p. 97.

<sup>177</sup>Ibid., p. 112.

<sup>168</sup>Ibid., p. 33.

<sup>170</sup>Ibid., p. 43.

<sup>172</sup>Ibid., p. 94.

<sup>174</sup>Ibid., p. 111.

<sup>176</sup>Ibid., p. 111.

<sup>178</sup>Ibid., p. 17.

Lorsqu'il veut battre Praileau, il ne comprend pas que sa colère dissimule un sentiment inavouable.<sup>179</sup> Il ne veut rien comprendre à la condition de Simon qui souffre à cause de son amour pour lui.<sup>180</sup> Lorsqu'on lui dit qu'il "y a une bête en chacun de nous", il veut crier: "Pas en moi".<sup>181</sup> Il dit haïr l'instinct sexuel.<sup>182</sup>

Mais, alors même qu'il nie, alors même qu'il prétend ne pas comprendre, sans qu'il en soit tout d'abord conscient, la tentation s'infiltré en lui. Quelque chose le force à écouter "ce bruit doux et tranquille" du corps de Praileau nageant dans la nuit.<sup>183</sup> L'odeur "à la fois douce et forte" d'un chèvrefeuille le fait "sourire de plaisir".<sup>184</sup> Par un geste soudain dont il n'est pas le maître il saisit une fleur de magnolia dans son poing "et la porte à son visage avec une espèce de voracité, écrasant sur ses lèvres et sur ses yeux cette masse blanche et douce dont l'odeur le grisait...".<sup>185</sup> Malgré lui, il écoute les conversations de ses camarades.<sup>186</sup> Un jour, une pensée le frappe: pour la première fois de sa vie il avait oublié ses prières.<sup>187</sup> Il tourne lentement les yeux vers le lit

---

<sup>179</sup>Ibid., pp. 31-36.

<sup>181</sup>Ibid., p. 89.

<sup>183</sup>Ibid., p. 36.

<sup>185</sup>Ibid., p. 67.

<sup>187</sup>Ibid., p. 120.

<sup>180</sup>Ibid., p. 83.

<sup>182</sup>Ibid., p. 111.

<sup>184</sup>Ibid., p. 43.

<sup>186</sup>Ibid., p. 120.

où Moïra a couché: "Dans ce lit où il dormait, elle avait dormi".<sup>188</sup> "Depuis son enfance, il se déshabillait dans le noir et il évitait toujours de jeter les yeux sur son corps, mais cette nuit, il ne put se garder de voir la blancheur de ses membres."<sup>189</sup> Il tire le lit vers le centre de la pièce, là où le plaçait Moïra...et "Tout à coup, il se jeta sur cette couche étroite...".<sup>190</sup>

Ce n'est pas sans résistance que Joseph Day en est arrivé là. Il s'est bouché les oreilles pour ne pas entendre certaines conversations.<sup>191</sup> Il est resté en prière un peu plus longtemps que d'habitude par esprit de mortification.<sup>192</sup> A la suite de certaines pensées jugées dangereuses, il n'a pas voulu rester une minute de plus dans sa chambre.<sup>193</sup> Il a voulu recommencer ses prières lorsqu'il les récitait trop hâtivement.<sup>194</sup> Et maintenant reconnaissant qu'il est pécheur,<sup>195</sup> avec la peur d'être perdu,<sup>196</sup> il change de chambre,<sup>197</sup> espérant que Dieu voudra bien lui rendre son amitié.<sup>198</sup>

Mais la joie que l'être tenté ressent à la pensée

---

<sup>188</sup>Ibid., p. 124.

<sup>190</sup>Ibid., p. 135.

<sup>192</sup>Ibid., p. 121.

<sup>194</sup>Ibid., p. 135.

<sup>196</sup>Ibid., p. 138.

<sup>198</sup>Ibid., p. 141.

<sup>189</sup>Ibid., p. 135.

<sup>191</sup>Ibid., p. 57.

<sup>193</sup>Ibid., p. 124.

<sup>195</sup>Ibid., p. 138.

<sup>197</sup>Ibid., p. 137.

d'une vie nouvelle qui commence,<sup>199</sup> le retour d'une tranquillité intérieure lui rappelant "les temps plus heureux où les tentations charnelles lui étaient encore inconnues",<sup>200</sup> les mortifications auxquelles il se soumet "en expiation de sa faute charnelle",<sup>201</sup> le zèle qu'il déploie pour sauver les âmes,<sup>202</sup> l'indifférence dont il témoigne envers l'objet de ses désirs,<sup>203</sup> tout cela n'est qu'un répit, ou plutôt un jeu de la part de la tentation amoureuse.

Car au même moment où Joseph Day prétend à la paix de l'âme, il n'en conserve pas moins les préoccupations qu'apporte le désir. S'il a "oublié" son chandail dans la chambre de Moïra, c'est afin de se donner l'occasion d'y retourner.<sup>204</sup> S'il a déchiré son veston,<sup>205</sup> c'est afin de pouvoir porter son costume neuf "pour plaire à une femme".<sup>206</sup> Il ne peut s'empêcher de penser à la fornication<sup>207</sup> et "désire horriblement ce péché" qu'il ne commet pas.<sup>208</sup>

L'être tenté, ici n'est pas sans mesurer la condition intenable dans laquelle il se trouve. Il sait que depuis le moment où il a rencontré Moïra "il ne disposait

---

<sup>199</sup>Ibid., p. 141.

<sup>201</sup>Ibid., p. 141.

<sup>203</sup>Ibid., p. 175.

<sup>205</sup>Ibid., p. 178.

<sup>207</sup>Ibid., p. 166.

<sup>200</sup>Ibid., p. 162.

<sup>202</sup>Ibid., p. 160.

<sup>204</sup>Ibid., p. 153.

<sup>206</sup>Ibid., p. 203.

<sup>208</sup>Ibid., p. 187.

déjà plus de sa liberté".<sup>209</sup> Par ailleurs "ce que voulait son corps, son âme ne le voulait pas".<sup>210</sup> Joseph se plaint à son ami David: "J'ai quelquefois l'impression d'être séparé d'avec ma chair, et c'est comme s'il y avait en moi deux personnes dont l'une souffrirait, et l'autre regarderait souffrir".<sup>211</sup>

Enfin, lorsque la tentatrice pénètre dans sa chambre, Joseph a beau tour à tour recourir à la colère [qui, comme le dit Moïra, est une forme de désir<sup>212</sup>], ne pas bouger<sup>213</sup> et prétendre être calme,<sup>214</sup> sous la main de Moïra palpant l'épaisseur de sa chevelure,<sup>215</sup> il ne peut plus résister. Comme Manuel, il s'écrie comme dans un reproche: "Pourquoi m'avez-vous touché?"<sup>216</sup> Et "à la façon d'un animal" il s'avance sur celle que son corps désire.<sup>217</sup>

Mais, après la faute, l'âme se réveille et veut détruire la cause du mal. Ainsi Joseph Day, en pleurs, se venge-t-il de son péché en étouffant celle qu'il vient de caresser.<sup>218</sup> Mais celui qui comptait sur la Grâce pour

---

<sup>209</sup>Ibid., p. 189.

<sup>211</sup>Ibid., p. 187.

<sup>213</sup>Ibid., p. 213.

<sup>215</sup>Ibid., p. 217.

<sup>217</sup>Ibid., p. 218.

<sup>210</sup>Ibid., p. 187.

<sup>212</sup>Ibid., p. 211.

<sup>214</sup>Ibid., p. 215.

<sup>216</sup>Ibid., p. 217.

<sup>218</sup>Ibid., p. 219.

l'empêcher de tomber<sup>219</sup> ne fait plus sa prière<sup>220</sup> et ne veut pas qu'on lui parle de Dieu.<sup>221</sup> Il s'interroge sur le POURQUOI de son existence.<sup>222</sup> Il commence à s'intéresser aux détails du monde qui l'entoure, tentant de découvrir pour la première fois l'humanité,<sup>223</sup> cherchant en elle le réconfort<sup>224</sup> qu'il ne peut trouver ailleurs. Puis il se livre à la justice des hommes.<sup>225</sup>

Avec Chaque homme dans sa nuit, le dernier roman de Julien Green, nous retrouvons dans l'être tenté plusieurs aspects des personnages déjà rencontrés chez l'auteur. Il y a en Wilfred Ingram le Paul Guéret de Léviathan avec son passé de débauche,<sup>226</sup> sa soif du plaisir,<sup>227</sup> son coeur pris au piège<sup>228</sup> lors de l'amour rencontré. Il y a chez Wilfred le Joseph Day de Mofra tenté à la fois par la grâce et par la chair. Il y a aussi une Adrienne Mesurat, avec sa crainte de la maladie.<sup>229</sup> Il y a encore le Visionnaire, avec son désir de se libérer de la religion, et la voix de sa conscience qu'il ne peut étouffer.<sup>230</sup> Il y a enfin chez

<sup>219</sup>Ibid., p. 230.

<sup>220</sup>Ibid., p. 224.

<sup>221</sup>Ibid., p. 242.

<sup>222</sup>Ibid., p. 230.

<sup>223</sup>Ibid., pp. 227-228.

<sup>224</sup>Ibid., p. 238.

<sup>225</sup>Ibid., p. 243.

<sup>226</sup>Green, Chaque homme dans sa nuit, p. 38.

<sup>227</sup>Ibid., p. 150.

<sup>228</sup>Ibid., p. 387.

<sup>229</sup>Ibid., p. 200.

<sup>230</sup>Ibid., p. 219.

Wilfred, comme chez tous les êtres tentés greeniens, ce trouble,<sup>231</sup> cette tristesse,<sup>232</sup> cette souffrance,<sup>233</sup> ce désespoir<sup>234</sup> et ces projets qu'apporte avec elle la tentation amoureuse, dans l'emprise qu'elle exerce sur ses victimes.

Cependant ce qui distingue l'histoire de la tentation dans Chaque homme dans sa nuit, c'est que, pour la première fois, l'être tenté n'est pas réduit à lutter seul, impuissant, contre une force invisible et destructrice. La tentation amoureuse devient ici occasion pour la grâce d'entrer en lutte, à pied égal, contre le mal. C'est que Dieu se fait ici présent, aux heures les plus sombres, acceptant d'employer les mêmes armes que le démon pour arracher à ce dernier une âme aimée.

Cette âme est celle de Wilfred Ingram qui se trouble, ne sachant plus ce qu'il dit,<sup>235</sup> ne pouvant se dominer,<sup>236</sup> devant la beauté de Phoebé, épouse de James Knight. Dieu daigne alors se servir de ce dernier, malheureux imposteur, en amour comme en religion, pour empêcher Wilfred de tomber dans le mal, car

"Nous sommes tous envoyés les uns aux autres, le juste

---

<sup>231</sup>Ibid., p. 102.

<sup>233</sup>Ibid., p. 253.

<sup>235</sup>Ibid., p. 102.

<sup>232</sup>Ibid., p. 267.

<sup>234</sup>Ibid., p. 329.

<sup>236</sup>Ibid., p. 103.

au méchant et le méchant au juste [ ... ]. Chacun de nous n'est ni plus ni moins que l'envoyé de Dieu [ ... ]. Même le bourreau, même l'assassin portent un message dont ils ne connaissent pas eux-mêmes la teneur."<sup>237</sup>

Wilfred se fait rappeler par James Knight "l'existence de ce lieu qu'on appelle l'enfer"<sup>238</sup> auquel on n'échappe pas si l'on tente de se moquer de Dieu.<sup>239</sup> La foi sauve, mais "c'est la vie qu'on a menée qui porte témoignage de la foi".<sup>240</sup>

La vie que mène Wilfred ne porte pas témoignage de sa foi. Même après avoir rencontré Phoebé, il passe dans le plaisir<sup>241</sup> des nuits que suivent "le dégoût de la chair et le dégoût plus horrible de la religion".<sup>242</sup> Il va à l'église mais ne sait pas pourquoi.<sup>243</sup> Il ne peut pas prier.<sup>244</sup> Si un pauvre malheureux qui se sent perdu<sup>245</sup> est attiré vers lui, la foi dont Wilfred témoigne, en ne faisant pas de communions sacrilèges,<sup>246</sup> ne va pas jusqu'à pouvoir lui faire aimer son prochain et vouloir l'aider.<sup>247</sup> Il est trop facile et "un peu fort de dire à quelqu'un de penser à son salut quand on ne pensait qu'aux femmes".<sup>248</sup>

<sup>237</sup>Ibid., p. 114.

<sup>239</sup>Ibid., p. 113.

<sup>241</sup>Ibid., p. 124.

<sup>243</sup>Ibid., p. 126.

<sup>245</sup>Ibid., p. 161.

<sup>247</sup>Ibid., pp. 158-159.

<sup>238</sup>Ibid., p. 112.

<sup>240</sup>Ibid., p. 113.

<sup>242</sup>Ibid., p. 125.

<sup>244</sup>Ibid., p. 127.

<sup>246</sup>Ibid., p. 142.

<sup>248</sup>Ibid., p. 166.



Dieu lui fait ainsi comprendre son hypocrisie.<sup>249</sup> "Bien! Je serai franc" de se dire Wilfred, et lorsqu'il rencontre un ancien camarade d'école, un pieux garçon nommé Tommy, il le scandalise en lui avouant fièrement sa vie de débauche.<sup>250</sup>

Dieu tente alors de faire comprendre à l'être tenté que ce qui manque en lui c'est l'amour. S'il n'avait pas craint de dire la vérité à Tommy, c'est que ce dernier "ne comptait pas beaucoup à ses yeux",<sup>251</sup> mais quand Angus, admirant chez lui l'homme qui a su conserver sa foi et sa pureté,<sup>252</sup> lui déclare son amour, Wilfred ne peut lui dire "la vérité",<sup>253</sup> car il veut "être aimé".<sup>254</sup> L'amour que lui porte Joe Lovejoy, garçon simple et transparent,<sup>255</sup> fait comprendre à Wilfred sa malhonnêteté foncière. Il est incapable d'un tel amour "et pourtant il voulait aimer".<sup>256</sup> Mais "Le plaisir tuait en lui la faculté d'aimer. Il avait le coeur d'un impuissant."<sup>257</sup>

Reconnaissant sa misère, Wilfred va se confesser,<sup>258</sup>

---

<sup>249</sup>Ibid., p. 167.

<sup>251</sup>Ibid., p. 183.

<sup>253</sup>Ibid., p. 183.

<sup>255</sup>Ibid., p. 192.

<sup>257</sup>Ibid., p. 192.

<sup>250</sup>Ibid., p. 172.

<sup>252</sup>Ibid., p. 179.

<sup>254</sup>Ibid., p. 183.

<sup>256</sup>Ibid., p. 192.

<sup>258</sup>Ibid., pp. 204, 209.

suppliant Dieu<sup>259</sup> de lui venir en aide. Il connaît alors "un profond sentiment de sécurité".<sup>260</sup> "De nouveau il était enfant."<sup>261</sup>

Cependant la tentation est toujours là, cachant son jeu. Une invitation chez le notaire pour l'ouverture d'un testament "ne fournissait pas matière à scrupule".<sup>262</sup> Mais il y a ce que Wilfred ne s'avoue pas et que sa conscience lui répète avec une douceur inflexible: "Tu y vas pour une certaine raison."<sup>263</sup> C'est pour y rencontrer Phoebé. Il se rend donc à la convocation tout en se promettant de faire attention "de ne pas commettre la moindre faute".<sup>264</sup> Mais lorsqu'il voit Mrs. Knight, toute sa religion disparaît.<sup>265</sup> "Il désirait cette femme de toutes ses forces."<sup>266</sup> Il ne songe qu'aux moyens à prendre pour la posséder.<sup>267</sup> Déjà il a commis l'adultère dans son coeur.<sup>268</sup> "Il ne voulait pas que Dieu l'empêchât d'avoir cette femme."<sup>269</sup>

L'être tenté connaît alors de terribles souffrances. Il éprouve une sorte de stupeur et de désespoir à la cons-

<sup>259</sup>Ibid., p. 204.

<sup>261</sup>Ibid., p. 205.

<sup>263</sup>Ibid., p. 219.

<sup>265</sup>Ibid., p. 222.

<sup>267</sup>Ibid., p. 225.

<sup>269</sup>Ibid., p. 228.

<sup>260</sup>Ibid., p. 205.

<sup>262</sup>Ibid., p. 219.

<sup>264</sup>Ibid., p. 219.

<sup>266</sup>Ibid., p. 222.

<sup>268</sup>Ibid., p. 228.

tation "qu'on pouvait très bien être deux personnes";<sup>270</sup>  
 l'une, soule de désirs, ne cherchant qu'à satisfaire la  
 faim monstrueuse du corps,<sup>271</sup> l'autre, à la recherche du  
 salut, craignant pour sa perdition.<sup>272</sup>

"Comment s'y prenait-on pour se débarasser de la foi?  
 [ ... ]. Avait-il tort de croire que cette passion pour  
 une femme mariée lui venait du diable? [ Et pourtant ]  
 On lui avait appris que l'amour venait de Dieu."<sup>273</sup>

Or il aime Phoebé. "Etait-ce sa faute s'il l'avait ren-  
 contrée?"<sup>274</sup> Il décide "qu'il irait à la messe demain  
 dimanche [ ... ] mais d'autre part séduirait cette femme".<sup>275</sup>

Mais l'être tenté a compté sans Dieu. Alors  
 qu'il croit facile la conquête de Phoebé, Wilfred, voulant  
 se faire valoir, est pris dans un mensonge<sup>276</sup> et doit pré-  
 tendre avoir lu L'Imitation.<sup>277</sup> Ce mensonge même devient  
 un témoignage de sa piété et un exemple qui donnera à  
 Phoebé la force de lui résister.<sup>278</sup> Un camarade de travail,  
 Freddie, qui a trouvé le plaisir, craint horriblement d'avoir  
 contracté une maladie, et bientôt Wilfred, qui a promis de  
 prier pour lui,<sup>279</sup> partage cette crainte pour lui-même.<sup>280</sup>

<sup>270</sup>Ibid., p. 228.

<sup>272</sup>Ibid., p. 229.

<sup>274</sup>Ibid., p. 242.

<sup>276</sup>Ibid., p. 255.

<sup>278</sup>Ibid., p. 267.

<sup>280</sup>Ibid., p. 284.

<sup>271</sup>Ibid., p. 229.

<sup>273</sup>Ibid., p. 242.

<sup>275</sup>Ibid., p. 242.

<sup>277</sup>Ibid., p. 256.

<sup>279</sup>Ibid., p. 280.

Mais pour obtenir sa guérison il faut "promettre de ne plus toucher à une femme [ ... ] à une femme en particulier".<sup>281</sup> Freddie, se mourant à l'hôpital exprime à Wilfred son désir de devenir catholique comme lui<sup>282</sup> parce qu'il l'aime<sup>283</sup> et ce dernier agissant "à la place d'un autre"<sup>284</sup> le baptise. Ainsi comprend-il le rôle de l'amour dans le salut des âmes. Il n'est plus question de plaisirs: "Il ne se sentait plus le même homme et le souvenir de sa vie passée ne lui inspirait que du dégoût et de l'ennui".<sup>285</sup> Angus, l'agnostique, vient aussi lui rappeler certaines vérités, tout d'abord une responsabilité du croyant: "Qui [ ... ] parlera [ de la religion ] si les hommes comme toi se taisent?",<sup>286</sup> et puis en ce qui concerne le plaisir et l'amour: "L'amour est essentiel, et sans lui le plaisir n'en est que la caricature."<sup>287</sup> Enfin Max, le fou,<sup>288</sup> vient lui rappeler la bonté de Dieu: "Il faut quelquefois lui dire de s'en aller, comme à un mendiant, pour qu'il vous quitte, et encore il revient".<sup>289</sup>

Entre temps la tentation amoureuse demeure agis-

---

<sup>281</sup>Ibid., p. 284.

<sup>283</sup>Ibid., p. 308.

<sup>285</sup>Ibid., p. 310.

<sup>287</sup>Ibid., p. 346.

<sup>289</sup>Ibid., p. 351.

<sup>282</sup>Ibid., p. 307.

<sup>284</sup>Ibid., p. 309.

<sup>286</sup>Ibid., p. 336.

<sup>288</sup>Ibid., p. 356.

sante. Wilfred écrit deux lettres à Phoebé, l'une dans laquelle il lui fait "une déclaration d'amour éhontée, presque obscène",<sup>290</sup> l'autre dans laquelle il la remercie pour un portrait qu'elle lui a fait parvenir.<sup>291</sup> "L'une de ces lettres, au hasard, sera jetée à la boîte, se dit-il. Ce sera le destin qui décidera."<sup>292</sup> Il en met une à la boîte puis, au bout d'un instant, repasse et envoie la seconde lettre rejoindre la première avec "l'impression d'un geste accompli par un autre que lui".<sup>293</sup> Plusieurs jours se passent sans réponse, puis James Knight vient l'inviter à dîner.<sup>294</sup> Phoebé accepte donc sa déclaration d'amour, et, c'est avec un grand espoir que Wilfred se rend chez les Knight. Alors qu'il se trouve seul avec Phoebé, elle s'abandonne à lui dans "un bonheur mêlé d'épouvante".<sup>295</sup> Elle lui déclare son amour,<sup>296</sup> le supplie de ne pas l'abandonner,<sup>297</sup> se dit malheureuse avec son époux.<sup>298</sup> La partie semblerait donc gagnée par le mal. Et pourtant Wilfred retourne chez lui appelant la mort de toutes ses forces,<sup>299</sup> pleurant de tristesse et de rage.<sup>300</sup> Que s'est-

---

<sup>290</sup>Ibid., p. 325.

<sup>292</sup>Ibid., p. 326.

<sup>294</sup>Ibid., p. 343.

<sup>296</sup>Ibid., p. 369.

<sup>298</sup>Ibid., p. 372.

<sup>300</sup>Ibid., p. 379.

<sup>291</sup>Ibid., p. 326.

<sup>293</sup>Ibid., p. 327.

<sup>295</sup>Ibid., p. 368.

<sup>297</sup>Ibid., p. 370.

<sup>299</sup>Ibid., p. 378.

il donc passé?

La grâce n'a pas abandonné la lutte. Wilfred apprend que Phoebé n'a jamais reçu la lettre contenant sa déclaration d'amour, James Knight lui-même ouvrant toujours le courrier.<sup>301</sup> De là, le risque de vengeance de la part du mari. Ce dernier, agissant de façon étrange, montre au jeune homme un revolver. "Il veut me tuer" pense Wilfred, "Il me tuera si je touche à Phoebé".<sup>302</sup> Aussi, Wilfred s'étant retrouvé seul avec Phoebé "C'était lui qui avait voulu rentrer parce qu'il avait eu peur".<sup>303</sup> Mais Dieu ne s'en tient pas là. Par la bouche de James Knight Il tente de faire comprendre à Wilfred que le péché ferait perdre à Phoebé sa foi<sup>304</sup> et que ce Wilfred est en train de trahir le Christ.<sup>305</sup> Enfin, la crainte de Phoebé, qui se demande ce que Dieu va faire, atteint Wilfred, qui se sent maintenant menacé de la vengeance divine.<sup>306</sup> Ainsi se sent-il vaincu.<sup>307</sup>

Ayant remporté une victoire, la grâce déploie tous ses efforts pour s'attacher à jamais l'âme de l'être tenté. Elle lui fait tout d'abord comprendre le tort qu'il a causé

---

<sup>301</sup>Ibid., p. 358.

<sup>303</sup>Ibid., p. 380.

<sup>305</sup>Ibid., p. 376.

<sup>307</sup>Ibid., p. 379.

<sup>302</sup>Ibid., p. 365.

<sup>304</sup>Ibid., p. 374.

<sup>306</sup>Ibid., p. 378.

à une âme, celle de Tommy, en lui racontant sa vie de débauche. Le pieux catholique cherche maintenant l'amour toutes les nuits<sup>308</sup> et a perdu la foi.<sup>309</sup> Wilfred comprend sa responsabilité et tente de ramener Tommy dans le droit chemin en lui déclarant que faire l'amour pour lui c'est fini, "depuis tout de suite".<sup>310</sup> Wilfred rencontre ensuite Angus, pris au piège, menacé de chantage par Gheza le charmeur<sup>311</sup> ce qui donne à réfléchir au danger de la débauche. Phoebé vient faire comprendre à Wilfred qu'il n'y a pas de honte dans l'amour, mais qu'il faut garder la foi, et pour cela, laisser le corps tranquille. Alors on pourra prier de nouveau.<sup>312</sup> Enfin Alicia elle-même, ancien amour de l'oncle Horace, celle dont Wilfred avait embrassé la photo parce qu'elle était si jolie, lui apparaît maintenant vieillie et abandonnée,<sup>313</sup> lui donne à comprendre que la beauté, l'attrait charnel, sont bien éphémères.

L'être tenté touche alors au fond de sa douleur. Dans la nuit, près de la maison de Phoebé, un cri jaillit de sa poitrine, "un cri presque inhumain", "un appel terrible".<sup>314</sup> Comment pouvoir renoncer à Phoebé?<sup>315</sup> Il ne

---

<sup>308</sup>Ibid., p. 386.

<sup>310</sup>Ibid., p. 388.

<sup>312</sup>Ibid., p. 398.

<sup>314</sup>Ibid., p. 409.

<sup>309</sup>Ibid., p. 387.

<sup>311</sup>Ibid., p. 393.

<sup>313</sup>Ibid., p. 404.

<sup>315</sup>Ibid., p. 412.

le pourrait jamais. "La foi allait lui être ôtée [ ... ] C'était le prix."<sup>316</sup> "Mon Dieu, supplia-t-il intérieure-ment, reste! [ ... ] Reste avec moi jusqu'à la fin."<sup>317</sup>

Une dernière fois Wilfred tente de marchander avec Dieu, voulant distribuer son argent aux pauvres pour désarmer la justice divine.<sup>318</sup> Ayant apaisé le ciel, pourrait-il alors revoir Phoebé? La réponse est simple: non.<sup>319</sup>

Mais Dieu écoute la prière de Wilfred qui lui a demandé de rester avec lui jusqu'à la fin. Le coup de feu d'un fou, auquel il avait refusé son amour<sup>320</sup> vient délivrer Wilfred d'une épreuve au dessus de ses forces. "Une expression de bonheur"<sup>321</sup> éclaire ses traits. La grâce a vaincu. Par la force de l'amour, la mort commande le respect de James Knight<sup>322</sup> et ramène à Dieu celui que Wilfred avait perdu et qui maintenant s'agenouille à l'élévation.<sup>323</sup>

A travers les péripéties suivies dans un certain nombre des romans de Julien Green, nous pouvons noter un ensemble de concordances nous permettant, en dépit d'une évolution reconnaissable, de figurer un destin de la tenta-

---

<sup>316</sup>Ibid., p. 415.

<sup>318</sup>Ibid., p. 419.

<sup>320</sup>Ibid., p. 433.

<sup>322</sup>Ibid., p. 440.

<sup>317</sup>Ibid., p. 416.

<sup>319</sup>Ibid., p. 419.

<sup>321</sup>Ibid., p. 447.

<sup>323</sup>Ibid., p. 444.



tion amoureuse.

Que ce soit en prenant le coeur d'un débauché [comme Paul Guéret et Wilfred Ingram], en se glissant sournoisement en celui qui ne veut rien avoir à faire avec le charnel [comme Joseph Day], ou en faisant miroiter des promesses de bonheur [comme pour Adrienne et Manuel], la tentation amoureuse en vient à prendre possession de l'être, à lui faire perdre le contrôle de ses actes et de ses pensées, victime qu'il est alors d'une force irrésistible qui le pousse à agir contre sa volonté.

Cette puissance en lui, lorsqu'il est encore innocent [comme Adrienne, Manuel et Joseph], nourrit en l'être tenté, sans qu'il comprenne ce qui se passe en lui même, l'appétit de la vie, une promesse de bonheur. Cependant, la tentation en arrive tôt ou tard à être saisie comme une épreuve, soit comme un mal contre lequel on ne peut rien [surtout au début de l'oeuvre de Green, comme chez Adrienne et Guéret] et qu'il faut subir comme une fatalité; soit comme le mal qu'on tente tout d'abord de se cacher parce qu'il est trop séduisant mais où l'on voit bientôt une épreuve injuste parce que non conciliable avec un certain idéal de perfection [comme chez Manuel]; soit comme le mal qu'il faut rejeter à tout prix parce qu'il est l'ennemi de l'âme et cause de perdition [comme chez Joseph];

soit enfin comme occasion dangereuse que l'on tente de concilier avec la préoccupation du salut [comme pour Wilfred].

De quelque façon qu'elle apparaisse à l'homme, la tentation amoureuse transforme totalement sa vie. Elle le porte à la rêverie, le lance dans les projets les plus hardis et souvent les plus absurdes, lui prête des habitudes nouvelles, lui fait prendre conscience de réalités qui lui étaient jusqu'alors indifférentes. La vie devient alors si précieuse pour lui qu'il en retire une crainte anormale de la maladie et de la mort. La tentation transforme son caractère, le rend méfiant, impatient, jaloux et haineux. Elle lui fait enfin connaître toutes les souffrances possibles à l'âme humaine: tristesse, inquiétude, dégoût et horreur, jusqu'à ce que, touchant au fond de sa douleur, il connaisse le désespoir.

L'homme a beau vouloir résister à l'emprise de la tentation en se raisonnant, en se conformant à certaines règles de sa vie passée, et, à mesure que l'on avance dans l'oeuvre en se mortifiant, en priant Dieu de lui venir en aide, tout semble être effort vain.

La tentation conduit finalement l'être tenté au crime [Adrienne, Guéret, Joseph], au suicide [Mme Gros-george], à la folie [Adrienne et Manuel] et à la mort

[Wilfred]. Dans ce dernier cas cependant, l'expression de bonheur que l'on peut lire sur les traits du défunt laisse entendre que la catastrophe cache peut-être une vérité où l'on peut retrouver espoir.

## CHAPITRE V

### LA SIGNIFICATION DE LA TENTATION

"...un ange non informé de l'état des choses de la terre et de la condition humaine serait horrifié. Que nous sommes donc tristes à voir! [...] Tout porte la marque d'une catastrophe épouvantable et fort ancienne. On nous parle de ravages que ferait la bombe atomique, mais il y a eu une bombe atomique, il y a eu le châtement du péché originel qui nous a laissé dans un état de lamentable infériorité par rapport à ce que nous aurions dû être."<sup>1</sup>

Cette tristesse de la condition humaine, ces ravages causés en nous par le péché originel, cet état d'inévitable infériorité dans lequel se trouve l'homme, voilà ce qui d'après son Journal hante le plus Julien Green à travers sa vie. Et ce qui lui fait prendre conscience du tragique de notre condition et dès lors l'illustre le mieux, c'est l'expérience de la tentation amoureuse. Voilà raison suffisante pour justifier d'en avoir fait un des principaux thèmes de son oeuvre romanesque. Cependant nous croyons que l'auteur a voulu par ce thème non seulement dramatiser le problème de notre condition, mais encore tenter de percer un mystère et frayer à l'homme un espoir vers le salut. C'est dans cette double optique que nous tenterons de dégager, comme conclusion à l'étude que nous avons entreprise, la signification de la tentation amoureuse.

Tout d'abord, qui que nous soyons, nous possédons une âme qui tend vers l'infini. Sans doute cette aspiration

---

<sup>1</sup>Green, Le Bel aujourd'hui, p. 235.

spirituelle prend-elle différentes formes selon la formation que nous avons reçue. Manuel et Hedwige entrevoient un appel à la perfection dans le dénuement; Paul Guéret soupçonne le bonheur dans la profondeur d'un ciel étoilé; Adrienne Mesurat ressent le désir de se corriger; Joseph et Wilfred sont préoccupés du salut éternel. Mais qu'il s'agisse de Guéret l'incroyant, de Joseph le protestant, d'Angus l'agnostique ou de Wilfred le catholique, toute âme possède en elle la soif de l'absolu.

Cependant "il n'y a dans l'absolu de véritable présence que celle de Dieu"<sup>2</sup> et la faute originelle que nous portons tous en nous, en éloignant Dieu, a "créé dans l'âme une solitude que les mots ne peuvent rendre".<sup>3</sup> Car, par le péché, l'homme s'est détourné de l'absolu et a librement cédé à l'attrait de la matière. De ce fait l'âme se trouve maintenant prisonnière du corps auquel dans le premier homme elle a cédé.

"Qui de nous, à un moment ou l'autre, n'a souffert de se sentir emprisonné dans un corps? Prison que nous portons avec nous, avec les limites continues qu'elle impose à l'âme."<sup>4</sup>

Voilà la gêne dont se plaignent Adrienne Mesurat, Paul

---

<sup>2</sup>Green, Journal, (1943-45), p. 28.

<sup>3</sup>Ibid., p. 28.

<sup>4</sup>Ibid., p. 88.

Guéret, Mme Grosgeorge et Manuel. Voilà la source de la souffrance de l'âme, de l'ennui, de la tristesse auxquels sont sujets les héros greeniens. Le mal d'exister consiste dans la limitation imposée à l'âme par le terrestre.

Limitée par la matière, l'âme trouve difficile, sinon impossible, de s'en détacher pour rejoindre le surnaturel. Le Visionnaire refuse de prier le Dieu qu'il ne voit pas et ne veut voir dans le Christ qu'un autre humain. Joseph Day demande à le toucher. Adrienne Mesurat ne comprend pas comment la foi pourrait lui venir en aide et ne murmure le nom de Jésus que par superstition. Pire encore, dans sa recherche de l'absolu, voulant s'échapper de sa prison matérielle, et "D'une façon générale, c'est le problème de toute vie. S'échapper",<sup>5</sup> l'âme prend la route même qui est à la source de son mal. Soumise au terrestre elle doit en subir l'attrait. Emily, rendue malheureuse par l'avarice de sa mère, cherche à s'évader de sa prison en épousant un homme qui la rendra maîtresse de Mont-Cinère. Adrienne Mesurat, tentant d'échapper à la vie monotone de la Villa des Charmes cherche sa liberté dans un amour au fondement des plus fragiles, des plus illusoire, amour auquel elle ne demande qu'une vie calme et tranquille. C'est donc vers le tout humain qu'elle se tourne dans sa

---

<sup>5</sup>Green, Journal, (1935-39), p. 79.

quête vers l'infini. Il n'est pas surprenant dès lors que l'âme retrouve sa prison. Mais ce n'est là qu'effleurer le problème. L'attachement aux biens matériels, à la vie confortable et tranquille, est déchéance pour l'âme, mais ce n'est là que présenter un aspect de notre condition. C'est dans la tentation amoureuse, comprise ici comme attrait charnel que réside le plus grave de notre condition. C'est dans la tentation amoureuse que se marque le mieux la présence du péché originel en nous. Par elle l'âme subit l'attrait du corps, de cette matière qui est sa prison. Nous admirons notre propre corps [Joseph, Adrienne et Marie-Thérèse prennent conscience de la beauté de leurs membres] et nous sommes fascinés par la beauté des autres corps [ainsi en est-il pour Guéret, Elisabeth, Manuel, Hedwige, Joseph et Wilfred]. Vrai scandale pour l'âme car "C'est toute sa liberté qu'on abandonne à jamais lorsqu'on s'éprend d'un être [...]" L'homme qui aime a vendu son âme".<sup>6</sup> C'est pourquoi Guéret, Manuel et Joseph sentent le danger à l'approche du corps aimé. Ils redoutent que leur âme soit happée par la matière.

Mais le corps est là qui réclame ses droits. L'instinct sexuel, "cette bête féroce qui nous habite et nous

---

<sup>6</sup>Green, Léviathan, p. 97.

dévore par le dedans"<sup>7</sup> doit se satisfaire. C'est la faim que ressentent Guéret, Manuel, Joseph et Wilfred. Si l'âme aspire vers le spirituel, le corps trouve sa vocation dans le charnel. "Il en résulte des crises qui sont ni plus ni moins des crises de folies. Mais c'est l'affreuse condition humaine. Deux hommes en nous, dont l'un veut couper la gorge de l'autre."<sup>8</sup> Deux réalités s'affrontent, la réalité charnelle et la réalité métaphysique. L'homme leur sert de "champs de bataille".<sup>9</sup> C'est là sa destinée. La tentation amoureuse nous fait prendre conscience de ces deux réalités contradictoires qui nous habitent et se disputent notre être. Avant qu'elle apparaisse, nous vivons heureux ou du moins résignés à notre sort dans la conscience d'une seule réalité. Paul Guéret ne cherchait que la satisfaction de ses désirs; Manuel ne visait que la perfection; Joseph voulait devenir un saint. Mais lorsque la tentation amoureuse pénètre en nous, c'est la fin de toute tranquillité. A ceux qui comme Manuel et Joseph avaient vécu dans l'innocence, dans le seul commerce du spirituel, la tentation apporte le trouble et l'inquiétude en présentant à l'être tenté une autre réalité, celle de la vie charnelle avec tout ce qu'elle comporte de fascinant, de

---

<sup>7</sup>Green, Journal, (1946-50), p. 288.

<sup>8</sup>Ibid., p. 304.

<sup>9</sup>Ibid., p. 26.



nouvelles promesses de bonheur par la beauté des corps. A ceux qui comme Guéret et Wilfred avaient cherché leur bonheur dans la seule réalité charnelle, la tentation amoureuse apporte l'angoisse et le désespoir en leur faisant prendre conscience d'autres exigences que celle du plaisir. Guéret devra respecter celle dont il veut se faire aimer. Wilfred comprend qu'il est responsable du salut de Phoebé.

Pris entre ces deux réalités qui cohabitent en nous, tourmentés par le conflit entre l'obsession du charnel et l'appel vers le spirituel, comment réagissons-nous? Parfois "la réalité de notre monde de chair est si grande qu'elle exclut jusqu'à la pensée d'une réalité contradictoire".<sup>10</sup> C'est le sort que rencontre Manuel lorsqu'il entraîne Marie-Thérèse vers l'Hermitage; c'est celui de Guéret escaladant les murs et entraînant Angèle aux bords de la Sommeillante; c'est encore l'expérience de Joseph avançant vers Moïra comme une bête sauvage; c'est enfin le cas de Wilfred embrassant Phoebé. Nous rencontrons là un double danger. Notre corps nous conduit tout d'abord, dans un moment de folie, à des actes qu'en tout autre moment nous condamnons et qui peuvent marquer notre partenaire. Manuel se demande ce qui lui est arrivé et Marie-Thérèse

---

<sup>10</sup>Green, Journal, (1943-45), p. 186.

avoue ne plus être la même depuis le rendez-vous; Guéret ne se comprend plus lorsqu'il cherche à rejoindre Angèle; Joseph est hors de lui quand il attaque Moïra. Un plus grave danger encore est que l'âme, se réveillant tout à coup, veuille prendre sa revanche en détruisant ce que le corps avait voulu s'approprier. Guéret frappe le visage d'Angèle jusqu'à en détruire la beauté; Joseph étrangle Moïra.

Il n'est pas moins dangereux pour l'homme de nier en lui la réalité charnelle. Car il ne fait alors que refouler une force qui, lorsqu'elle éclatera, ne causera que de plus grandes catastrophes. C'est le cas de Joseph qui non seulement attaquera Moïra, l'étranglera, mais, prenant conscience de sa condition perdra également espoir du salut.

La négation de l'une ou de l'autre réalité conduisant l'homme à un déséquilibre dangereux, voire même à la catastrophe, il semblerait que la seule solution soit dans la conciliation des deux réalités. Cependant Julien Green trouve cette conciliation impossible. "Mon plus grand péché" nous dit-il, "aura été de ne vouloir pas accepter la condition humaine".<sup>11</sup>

"...deux personnages [ ... ] nous habitent (les deux hommes dont parle saint Paul). Chacun veut accomplir

---

<sup>11</sup>Green, Journal, (1946-50), p. 233.

sa destinée et arriver à une sorte de perfection, ... mais il est nécessaire pour cela que l'un de ces personnages tue l'autre, car il ne peut y avoir entre eux d'accord durable."<sup>12</sup>

Un seul personnage greenien goûte le bonheur. Il s'agit de Wilfred Ingram. Et c'est dans la mort que nous le voyons heureux, car c'est là seulement que se résout pour lui le conflit de la foi et de la tentation amoureuse.

Cette incompatibilité de l'âme et du corps que révèle la tentation amoureuse conduit l'homme à chercher les causes d'un tel destin. Pour l'incroyant, cette condition intenable peut être comprise comme caprice du sort ou destin fatal auquel il n'y a rien à changer. Adrienne interprète son épreuve comme une maladie contre laquelle elle ne peut rien. Paul Guéret blâme son destin pour ce qui lui arrive et s'y soumet. L'homme, se sentant ainsi marqué par une fatalité qui l'exonère de toute responsabilité, et ne découvrant aucune raison à ses souffrances, sombre facilement dans un déséquilibre mental qui peut le conduire à la destruction de son être. Adrienne sombrera dans la folie; Guéret devient criminel.

Pour le croyant, la tentation amoureuse peut apparaître comme le mal, mais un mal séduisant auquel on ne peut résister. Elle devient alors une menace pour la foi,

---

<sup>12</sup>Green, Journal, (1943-45), p. 101.

pour le salut. En cet état, il est possible qu'à l'exemple de Manuel nous voyions dans la tentation une épreuve injuste puisque notre conscience nous empêche de goûter au plaisir et que d'autre part il nous paraît impossible de vaincre le mal. Il y a alors tentation pour nous, comme pour Manuel, de rejeter une religion qui nous interdit le plaisir et de refuser un Dieu qui se tient trop loin des hommes.

Il est encore possible de voir dans l'épreuve de la tentation amoureuse un signe de prédestination à l'enfer.

"Ce qui m'a toujours inquiété dans le péché" nous dit Green, "ce n'est pas tant qu'il soit la cause d'une réprobation possible, mais bien qu'il pourrait en être la marque, le signe."<sup>13</sup>

Cette inquiétude de Green devient celle de son personnage Joseph Day qui réclame constamment un signe l'assurant de son salut. Dans le meurtre qu'il commet, le signe lui est donné. Désormais il ne veut plus entendre parler de Dieu. Son sort est décidé.

Mais pour le chrétien, blâmer l'oeuvre divine est blasphématoire, et croire en la prédestination est une hérésie janséniste depuis longtemps condamnée. A la question: Pourquoi les choses sont-elles ainsi? "le christianisme répond que la justice de Dieu est insondable".<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup>Green, Journal, (1950-54), p. 179.

<sup>14</sup>Green, Journal, (1935-39), p. 155.

Mais alors, s'il y a justice, même insondable, il doit également y avoir responsabilité. Cependant, pour qu'il y ait responsabilité, il faut qu'il y ait liberté. Or, selon l'expérience que vivent les personnages de Green, l'homme est-il libre? L'épreuve que lui apporte la tentation amoureuse semblerait tout d'abord mettre en question cette liberté. Il n'a pas recherché la tentation: Adrienne ne sait même pas qu'elle est amoureuse; Joseph nie en lui tout désir amoureux; Manuel ne songe qu'à son désir de perfection. L'homme n'a pas choisi non plus l'être qu'il aime: c'est le cas de tous les personnages greeniens, même si certains d'entre eux, tels Jean, Denis, Bruce et Angus reconnaissent entretenir un amour impossible. L'être tenté n'a pas le choix de ses pensées et de ses actes: Adrienne sera horrifiée des pensées qui l'occupent; comme Guéret, elle refusera de croire qu'elle a pu commettre un crime. Il semble vouloir résister à la tentation: Adrienne veut oublier le Docteur; Guéret se dit qu'il ne verra plus Angèle; Joseph prie et se mortifie; Manuel veut retenir Marie-Thérèse de le suivre; Wilfred se promet d'éviter les occasions de péché. Mais la volonté humaine semble impuissante à modifier quoi que ce soit dans le déroulement de la destinée: Marie-Thérèse se rendra au rendez-vous en dépit des avertissements de Manuel; Moïra apparaîtra dans la chambre de Joseph au moment le plus inattendu; Angèle demandera un rendez-

vous à Guéret. La tentation se glisse sournoisement en l'homme, prend contrôle de son être et le conduit à sa destruction; ainsi en est-il chez Adrienne, Guéret, Mme Grosgeorge, Manuel et Joseph. Par ses ravages, elle est l'illustration de ce qu'a engendré en l'homme la faute originelle. Car elle en est la conséquence désastreuse par laquelle nous portons tous en nous le mal qui, comme nous l'avons déjà dit, se définit comme notre détournement de Dieu vers la matière.

"Un péché ne s'isole pas, il est en lui-même un monde, avec ses tenants et ses aboutissants. Il est comme une invasion de la mort. On ne sait jamais tout ce qu'on a perdu, on ne mesurera l'étendue du désastre qu'au Jugement Dernier."<sup>15</sup>

Inutile de tenter de nous dissocier de cette faute originelle. La mise en cause de l'hérédité et du milieu dans le mal qui nous afflige ne fait que nous rappeler cette solidarité des hommes à travers tous les temps. "Il y a en moi" dit Julien Green, "comme chez des millions d'hommes, des influences immémoriales et prodigieusement diverses."<sup>16</sup> C'est l'hérédité qui apporte à Adrienne Mesurat ce tempérament autoritaire par lequel elle refuse de se soumettre à la volonté paternelle; c'est le sang étranger qui coule dans les veines de Mme Grosgeorge qui

---

<sup>15</sup>Green, Journal, (1940-43), p. 206.

<sup>16</sup>Green, Journal, (1935-39), p. 169.

la fait se révolter contre sa vie embourgeoisée; c'est la colère de son père que retrouve Joseph en étouffant Moïra; c'est le tempérament passionné de son oncle qui bouillonne en Wilfred. Ces influences héréditaires ne viennent que confirmer les rapports que nous entretenons, à travers les siècles et les générations, avec la première faute de l'homme.

Le milieu dans lequel vivent les personnages de Green n'est qu'une autre illustration de cette solidarité des hommes dans le mal hérité et renouvelé. Le mal est toujours celui de la première faute. Séparé de Dieu, l'homme ne connaît pas l'amour et vit dans une solitude qui ne permet ni la compréhension ni la communication: Dans Adrienne Mesurat, aucun signe d'affection au sein de la famille, nulles paroles sinon des banalités; dans Léviathan, aucun amour au sein des ménages Grosgeorge et Guéret; dans Le Visionnaire, s'il existe chez Mme Plasse de l'amour pour son neveu, c'est un amour malsain qui se nourrit de rancunes et de sadisme. Détourné de Dieu, le milieu s'est plongé dans le matériel et le charnel: M. Mesurat tient à sa petite vie tranquille; M. Grosgeorge cherche le confort dans le plaisir; les camarades de Joseph Day ne parlent que de débauche; la tante de Wilfred n'a d'autres soucis que ses petites habitudes. La religion elle-même se ressent du sentiment de péché qui pèse sur le

milieu. Rien en elle ne parle d'amour. Il n'est question que de peur, de restrictions et de châtements: Dans Le Visionnaire le prêtre fait figure d'homme cruel et hypocrite; Joseph ne rencontre dans les Ecritures que condamnations du mal et menaces de perdition; le milieu religieux de Wilfred vit dans la peur de perdre la foi. Voilà le climat dans lequel vivent les personnages greeniens.

Par l'emprise qu'exerce sur nous la tentation, par l'influence de l'hérédité et du milieu, nous comprenons le mal qui nous habite et que nous partageons avec l'humanité entière. Est-ce dire que ces forces exercent sur l'homme une autorité telle qu'il en soit exonéré de toute responsabilité, dès lors que, malgré lui, il est mené vers un destin qui possiblement le voue à la ruine spirituelle? Ou bien, malgré l'infirmité qui l'afflige existe-t-il encore en lui un libre-arbitre qui puisse lui permettre d'accomplir son salut?

Il semble qu'existe en l'homme en effet ce besoin de se dégager de responsabilités, qui le fait se plier trop facilement à l'idée d'une fatalité à laquelle il n'a qu'à se soumettre, "comme tout être faible est rassuré lorsque son sort est mis entre les mains d'une puissance supérieure".<sup>17</sup> Or il lui faudrait d'abord accepter sa condition de pécheur.

---

<sup>17</sup>Green, Léviathan, p. 30.



C'est ce que refusent de faire Joseph et Manuel. En n'acceptant pas d'assumer le fardeau du péché originel, l'homme risque de manquer de méfiance lorsque s'infiltrera en lui la tentation, et de manquer d'humilité lorsque le péché se sera installé en lui. Manuel trouvera inique ce qui lui arrive; Joseph refusera de parler de Dieu. Et pourtant la tentation n'entre pas en l'homme sans qu'il en soit averti:

"Le mécanisme des tentations [ ... ] en dit long sur notre âme, sur sa fragilité, sur ses grandes ressources qu'elle ignore trop souvent. [ ... ] il entre en nous des pensées en apparence fort innocentes [ ... ] qui se fraient un chemin jusqu'au cœur dont elles minent peu à peu la résistance. [ ... ] Le moment précis où commence cette invasion sournoise du mal, l'intelligence souvent n'en sait rien, mais l'âme [ ... ] en est surnaturellement avertie [ ... ]<sup>18</sup>

C'est en dépit de cet avertissement que Joseph laissera son chandail dans la chambre de Moïra et qu'il portera son costume neuf pour lui plaire. C'est en dépit de cet avertissement que Wilfred se rend chez le notaire pour y rencontrer Phoebé.

Reconnaissant sa condition de pécheur, l'homme doit alors lutter. "C'est combattre qui importe, même si on est battu chaque fois; accepter, acquiescer, est affreux."<sup>19</sup> Dans ce combat, Dieu est présent auprès de

<sup>18</sup>Green, Journal, (1940-43), pp. 87-88.

<sup>19</sup>Green, Journal, (1946-50), p. 8.

l'homme: Manuel sent une main se poser sur son front; le Christ propose à Hedwige le renoncement au matériel; Joseph en changeant de chambre connaît la paix de Dieu; Wilfred après sa confession goûte au bonheur de l'innocence. Par Sa grâce, l'homme peut accomplir le bien: Manuel à deux reprises résistera à la tentation; Joseph demandera pardon à Mac Allister; Angèle abandonnera sa vie de prostituée; Freddie demandera le baptême. Et le milieu qui peut porter l'homme au mal peut également être son appui dans le bien. C'est avec l'aide de James Knight, Phoebé, Joe Lovejoy, Tommy, Freddie, Angus et Max que Wilfred pourra être sauvé. S'il y a solidarité dans le mal, il y a donc également solidarité dans le bien.

La tentation amoureuse qui fait comprendre cette solidarité, si c'est elle qui nous fait rencontrer l'aide que nous attendons, se présente donc non seulement comme risque de péril, mais également comme occasion de salut. Si elle fait tomber l'homme dans le péché,

"le péché donne une expérience de la vie dont il y a profit énorme à tirer, un profit spirituel; [ ... ] le péché instruit l'individu, est une sorte d'école où il apprend à connaître l'humanité".<sup>20</sup>

C'est parce qu'il a connu le péché et sa misère que Wilfred peut sympathiser avec la condition de Tommy, Freddie, Angus et Max. Ce n'est qu'après le péché que

---

<sup>20</sup>Green, Journal, (1943-45), p. 171.

Joseph comprend la conduite de Bruce Praileau. En ouvrant le coeur de l'homme à l'amour, la tentation l'aide à comprendre la condition humaine, elle le fait sympathiser avec ceux qui souffrent; en lui faisant connaître la détresse où l'introduit l'amour, la tentation ouvre l'esprit de l'homme à ce que peut être la charité de Dieu. L'amour que l'être tenté connaît s'étend ainsi au-delà de la personne aimée, à tous les humains. Wilfred dans le trop plein d'amour qu'il sent en lui, dans la détresse qu'il connaît, dans le charme qu'il possède, comprend que Dieu se sert de lui pour tendre à son semblable une main secourable et coopérer à son salut.

Ainsi la tentation amoureuse est-elle une épreuve dans laquelle se présente à l'homme un moyen de réconciliation entre l'âme et le corps lui permettant d'atteindre son salut. Comme le Christ est descendu dans la matière, a accepté la condition humaine pour opérer la rédemption du genre humain, ainsi l'homme doit-il lui aussi accepter de descendre dans le charnel pour rejoindre le spirituel.

## BIBLIOGRAPHIE

### A. OEUVRES DE JULIEN GREEN

#### 1. Romans

Mont-Cinère. Paris: Plon, 1926.

Adrienne Mesurat. Paris: Plon, 1927

\_\_\_\_\_ . Paris: Le Livre de Poche, 1965.

Léviathan. Paris: Plon, 1929.

\_\_\_\_\_ . Paris: Le Livre de Poche, 1958.

Epaves. Paris: Plon, 1932.

Le Visionnaire. Paris: Plon, 1934.

\_\_\_\_\_ . Paris: Le Livre de Poche, 1936.

Minuit. Paris: Plon, 1936.

\_\_\_\_\_ . Paris: Le Livre de Poche, 1965.

Varouna. Paris: Plon, 1940.

Si j'étais vous... Paris: Plon, 1947.

L'Autre sommeil. Paris: Ed. de la Palatine, 1950.

Moïra. Paris: Plon, 1950.

\_\_\_\_\_ . Paris: Le Livre de Poche, 1966.

Le Malfaiteur. Paris: Plon, 1955.

Chaque homme dans sa nuit. Paris: Plon, 1960.

\_\_\_\_\_ . Paris: Le Livre de Poche, 1966.

#### 2. Théâtre

Sud. Paris: Plon, 1953.

L'Ennemi. Paris: Plon, 1954.

L'Ombre. Paris: Plon, 1956.

#### 3. Nouvelles

Le Voyageur sur la terre. Paris: Plon, 1930.

4. Journal

Journal (1928-1934). Paris: Plon, 1938.

Journal (1935-1939). Paris: Plon, 1939.

Journal (1940-1943). Paris: Plon, 1946.

Journal (1943-1945). Paris: Plon, 1949.

Journal (1946-1950). Paris: Plon, 1951.

Journal (1950-1954). Paris: Plon, 1955.

Le Bel aujourd'hui (1955-1958). Paris: Plon, 1958.

Vers l'invisible (1958-1967). Paris: Plon, 1967.

5. Autobiographie

Partir avant le jour. Paris: Grasset, 1963.

Mille chemins ouverts. Paris: Grasset, 1964.

Terre lointaine. Paris: Grasset, 1966.

## 6. Autres

Pamphlet contre les catholiques de France. (Sous le pseudonyme de Théophile Delaporte). Paris: Plon, 1924.

Suite anglaise. Paris: Plon, 1927.

## B. CRITIQUES SUR JULIEN GREEN

Arland, Marcel. Le Visionnaire. Paris: N.R.F., 1er mai, 1934.

\_\_\_\_\_. Minuit. Paris: N.R.F., 1er mai, 1936.

Boisdeffre, Pierre de. Dictionnaire de Littérature Contemporaine. Paris: Editions universitaires, 1963.

Cabanis, José. Julien Green et le Royaume de Dieu. Paris: La Table Ronde, mai, 1962.

- Duvignaud, Jean. Le Diable a perdu la partie. Paris: N.R.F., mai, 1954.
- Eck, Marcel. La Génèse d'une angoisse. Essai de psychanalyse de Julien Green. Paris: La Table Ronde, mai, 1964.
- Kanters, Robert. Julien Green. Paris: La Revue de Paris, 71ème année, août-septembre, 1964.
- Marion, Denis. Léviathan. Paris: N.R.F., 1er mai, 1929.
- Mauriac, François. Adrienne Mesurat. Paris: N.R.F., 1er juillet, 1927.
- Saint Jean, Robert de. Julien Green par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1967.
- Sémolué, Jean. Julien Green, Moïra, présenté par Jean Sémolué. Paris: Le Français dans le Monde, oct.-nov., 1967.
- \_\_\_\_\_. Julien Green ou L'Obsession du mal. Paris: Editions du Centurion, 1964.
- Viatte, Auguste. Julien Green devant l'impureté. Québec: La Revue de l'Université Laval, mars, 1951.

## C. GENERALE

- Blanchet, André, S.J. La Littérature et le spirituel. 2 vol., Paris: Aubier, Editions Montaigne, 1960.
- Brodin, Pierre. Témoins du 20ème siècle. Paris: Editions Universitaires, 1957.
- Chaigne, Louis. Vie et oeuvres d'écrivains. Paris: Lanore, 1962.
- Milner, Max. Le diable dans la littérature française. Paris: Corti, 1960.
- Moeller, Charles. Littérature du 20ème siècle et Christianisme. 2 vol., Casterman, 1953.
- Peyre, Henri. Literature and sincerity. New Haven and London: Yale University Press, 1963.

Rousseaux, André. Littérature du 20ème siècle. 2 vol.,  
Montréal: Editions Variétés, 1943.

Schneider, Marcel. Démon et Lettres modernes. Paris:  
Revue de Paris, avril, 1964.

Simon, Pierre-Henri. La Littérature du péché et de la  
grâce. Paris: Fayard, 1957.

Truc, Gonzague. Histoire de la littérature catholique  
contemporaine. Tournai: Casterman, 1961.